



HAL
open science

L'influence du genre grammatical sur la représentation mentale du genre chez les bilingues français-anglais

Juliette Beauchene

► **To cite this version:**

Juliette Beauchene. L'influence du genre grammatical sur la représentation mentale du genre chez les bilingues français-anglais. Sciences de l'Homme et Société. 2018. dumas-01834956

HAL Id: dumas-01834956

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01834956>

Submitted on 11 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



L'influence du genre grammatical sur la représentation
mentale du genre chez les bilingues français-anglais

BEAUCHENE

Juliette

Sous la direction de Tatiana Aleksandrova

UFR LLASIC – Langage, Lettres et Arts du spectacle, Information et Communication

Département Sciences du langage & Français langue étrangère

Section Didactique du FLE

Mémoire de master 2 mention Didactique des langues - 30 crédits

Parcours FLES à orientation recherche

Année universitaire 2017-2018

Remerciements

Je tiens à remercier, avant tout, ma directrice de mémoire Mme Tatiana Aleksandrova, qui malgré la distance, s'est montré exceptionnellement disponible et patiente pour répondre à toutes mes questions. Ses encouragements et ses conseils m'ont permis de mener à bien ce travail de recherche.

Je tiens à remercier ma famille et mes amis, pour leur constant soutien et encouragements, mais aussi pour les relectures.

Je tiens enfin à remercier de tout cœur les onze personnes qui ont accepté de participer à mon étude.

DECLARATION

1. Ce travail est le fruit d'un travail personnel et constitue un document original.
2. Je sais que prétendre être l'auteur d'un travail écrit par une autre personne est une pratique sévèrement sanctionnée par la loi.
3. Personne d'autre que moi n'a le droit de faire valoir ce travail, en totalité ou en partie, comme le sien.
4. Les propos repris mot à mot à d'autres auteurs figurent entre guillemets (citations).
5. Les écrits sur lesquels je m'appuie dans ce mémoire sont systématiquement référencés selon un système de renvoi bibliographique clair et précis.

NOM :Beauchene..... PRENOM :.....Juliette.....

DATE :10.07.2018..... SIGNATURE :



Sommaire

Remerciements.....	3
Sommaire	5
Introduction	7
Partie 1 – Le contexte théorique et méthodologique.....	9
I. Le déterminisme linguistique.....	10
1.1. Qu'est-ce que le déterminisme linguistique ?	10
1.2. La naissance d'un concept	10
1.3. La relativité linguistique aujourd'hui	14
1.4. Les critiques de la théorie	16
II. Le genre	19
2.1. Qu'est-ce que le genre ?.....	19
2.2. L'acquisition du genre	20
2.3. Le genre sous le prisme de la relativité linguistique	21
2.4. L'influence du stéréotype	24
2.5. Le genre français et le genre anglais	26
III. Le bilinguisme	27
3.1. Qu'est-ce que le bilinguisme ?.....	27
3.2. Le bilinguisme sous le prisme de la relativité linguistique.....	28
3.3. Les bilingues, des monolingues à plusieurs facettes ?.....	31
3.4. L'influence des langues d'un bilingue	33
IV. Méthodologie	36
4.1. Méthodologie des études précédentes	36
4.2. Une tâche visuelle et cognitive	37
4.2. Procédure de recueil des données	41
4.3. Les participants	43
4.4. Procédure d'analyse	44
Partie 2 – Les résultats de la recherche.....	46
Chapitre I. Les réponses des participants	47
1.1. Résultats de la version anglaise du stimulus	47

1.2. Résultats de la version française du stimulus	49
1.3. Les résultats face aux distracteurs	51
1.4. Discussion des résultats concernant les réponses des participants	53
Chapitre II. Le temps de réponse des participants.....	55
2.1. Résultats de la version anglaise du stimulus	55
2.2. Résultats de la version française du stimulus	57
2.3. Résultats face aux distracteurs	59
1.4. Discussion des résultats concernant le temps de réponse des participants.....	60
Chapitre III. Discussion des résultats	62
3.1. Interprétation des résultats	62
3.1.1. Le biais féminin.....	62
3.1.2. L'influence du stéréotype du métier	64
3.1.3. L'influence externe	67
3.3. Discussion des résultats et ouverture.....	68
Conclusion.....	70
Bibliographie	72
Table des illustrations	75
Table des annexes	76
Annexes	77
Table des matières.....	81
Résumé.....	83
Abstract.....	83

Introduction

« The true difference between languages is not in what may or may not be expressed but in what must or must not be conveyed by the speakers. » (Jakobson, 1959) Tout bilingue a un jour ressenti la frustration de ne pas pouvoir transmettre exactement le sens d'un mot, ou d'une expression, d'une de ses langues dans son autre langue. Le sens pourrait être traduit d'une langue à l'autre, mais tout ce qui l'accompagne, comme par exemple les implications culturelles ou sociales sont parfois perdues lors de la traduction. Les anglais ont d'ailleurs une expression exprimant ce phénomène, ils disent que le véritable sens d'un mot est « lost in translation » (soit, notre traduction : « perdu lors de la traduction »). Cela implique donc que le sens d'un mot est plus complexe que ce que l'on pourrait penser et que lorsque nous parlons, nous tenons inconsciemment compte des implications culturelles et sociales, entre autres, des mots que nous utilisons. Or selon Dan Isaac Slobin, « those parts of language which are background, which are unconscious, habitual, which you learn from when you're very little, do change the way we think about things. » (Slobin, 2010) C'est de cette idée et de l'observation de bilingues qu'est née l'idée de cette recherche.

En effet, si la langue que l'on parle influence notre façon de penser, comme le dit Slobin, les bilingues sont-ils influencés par leurs deux langues ? Et plus précisément, la façon de penser des bilingues est-elle influencée par leurs deux langues de façon égale ? Est-ce pour cela que les bilingues expriment certains concepts uniquement dans l'une de leurs langues ? Parce que leur représentation de ce concept n'est propre qu'à cette langue ?

Nous nous sommes penchés sur la représentation mentale du genre chez les bilingues. En tenant compte de nos questionnements et de nos connaissances nous nous sommes demandé dans quelle mesure le genre grammatical influence la représentation du genre mental chez les bilingues français-anglais.

En nous appuyant sur la théorie de la relativité linguistique nous avons émis l'hypothèse suivante : les bilingues n'ont pas la même représentation du genre mental que les monolingues et la représentation mentale de ce concept est influencée par les langues qu'ils parlent.

Afin de pouvoir confirmer ou infirmer cette hypothèse nous avons suivi la même méthodologie de recherche que celle appliquée à des monolingues anglophones dans l'étude d'Oakhill et *al.* (2005) Nous avons programmé un stimulus sur ordinateur que dix volontaires ont complété. Les participants devaient déterminer si une paire de mots était plausible ou non. En reproduisant la méthodologie de recherche d'Oakhill et *al.* nous avons ensuite pu comparer nos résultats à ceux obtenus face aux participants monolingues anglophones de cette étude.

Notre travail est organisé en deux grandes parties. La première partie présente le cadre théorique et méthodologique de cette recherche. Nous nous pencherons dans un premier chapitre sur la question de la relativité linguistique, avant d'apporter dans un second chapitre des précisions sur le concept de genre. Le troisième chapitre portera sur le bilinguisme et ses particularités linguistiques. Enfin le quatrième chapitre de cette partie présentera la méthodologie utilisée dans ce travail de recherche. La deuxième partie est consacrée aux résultats obtenus grâce au stimulus. Dans un premier chapitre nous analyserons les réponses positives et négatives données par les participants. Nous nous pencherons ensuite, dans un second chapitre sur le temps de réponse des participants. Enfin le troisième et dernier chapitre proposera une interprétation et une discussion des résultats, et sera suivi d'une conclusion

Partie 1

-

Le contexte théorique et méthodologique

I. Le déterminisme linguistique

1.1. Qu'est-ce que le déterminisme linguistique ?

Le déterminisme linguiste repose sur l'idée que notre langage détermine notre façon de penser. Le langage est défini par le Larousse comme étant la « Capacité, observée chez tous les hommes, d'exprimer leur pensée et de communiquer au moyen d'un système de signes vocaux et éventuellement graphiques. » (Larousse, 2017) Dans cette définition même nous pouvons noter le lien qui est fait entre le langage et la pensée. Le premier sert à exprimer la seconde. La pensée est elle, définie de la façon suivante : « Ensemble des processus par lesquels l'être humain au contact de la réalité matérielle et sociale élabore des concepts, les relie entre eux et acquiert de nouvelles connaissances ». (Larousse, 2017) En associant ces deux définitions nous pouvons donc comprendre que le langage va permettre à l'être humain de comprendre et d'exprimer la réalité.

D'après Vandeloise : « la langue détermine entièrement la pensée de ses locuteurs. » (Vandeloise, 2002, p.2). Il faut noter que l'auteur qualifie cette théorie d' « excessive » et qu'il préfère au déterminisme, la relativité linguistique. Celle-ci veut que le langage ne détermine pas, mais influence la pensée. La relativité linguistique va être largement préférée des linguistes, philosophes et même anthropologues car moins engageante que son dérivé, le déterminisme. C'est également cette notion que nous retiendrons dans notre recherche.

1.2. La naissance d'un concept

Wilhelm von Humboldt, philosophe allemand du 19^{ème} siècle est l'un des premiers à relever le lien entre langage et pensée, notamment dans son œuvre « On language, the diversity of human language-structure and its influence on the mental development of mankind. », publiée posthume en 1988. Humboldt est avant tout un philosophe et un fonctionnaire d'état, cependant il consacra une grande partie de sa vie à étudier les langues. Du basque au sanscrit, Humboldt apprend de nombreuses langues, mais en 1830, cinq ans avant sa mort, c'est le kawi qui retient finalement son attention. Le kawi est la

langue littéraire et sacrée de Java, une île indonésienne. Elle a aujourd'hui été remplacée par le javanais (Humboldt, 1988). Humboldt l'étudiera, seule et en relation avec les nombreuses autres langues qu'il connaissait. Si l'œuvre mentionnée plus haut est avant tout une étude linguistique comparant plusieurs langues, il faut tout de même noter la théorie philosophique qui y est présente : le langage doit être étudié en corrélation avec la pensée : « The mental individuality of a people and the shape of its language are so intimately fused with one another, that if one were given, the other would have to be completely derivable from it. » (Humboldt, 1988, p.46). Il faut ici remarquer que la pensée à laquelle Humboldt fait allusion est à prendre au sens large du peuple, c'est-à-dire une façon de penser collective. Cette théorie dicte donc que le peuple français, par exemple, pense d'une certaine façon précisément parce qu'il parle français et vient définir la relativité linguistique. Les linguistes, scientifiques et philosophes qui viendront après Humboldt s'appuieront sur ce dernier pour définir le concept de relativité ou déterminisme linguistique.

Bien qu'Humboldt soit très souvent mentionné lorsque l'on parle de déterminisme linguistique, le terme n'apparaît pas réellement avant le milieu du 20^{ème} siècle. Il est alors plus fréquemment appelé « Hypothèse Sapir-Whorf ». Edward Sapir est un linguiste et anthropologue Prusse, qui fera sa carrière aux Etats-Unis après y avoir déménagé à l'âge de cinq ans. Il passera la plus grande partie de sa carrière à étudier les langues amérindiennes à l'université de Chicago, puis à Yale (Mandelbaum, 1963, p.9). Sapir apprendra de nombreuses langues, la plupart amérindiennes, et tel Humboldt avant lui, il appuiera ses recherches sur la linguistique comparée (Newman, 2008, p.49). Sapir étudiera longuement les phonèmes et « *patterns* » (soit, notre traduction « motifs »), c'est-à-dire la façon dont ceux-ci sont utilisés, en lien avec le comportement humain. Il pensait en effet que l'utilisation des phonèmes par chaque langue était différente l'une de l'autre. Cette idée veut que l'homme utilise les phonèmes d'une certaine manière inconsciemment. Ainsi même si certains phonèmes se retrouvent dans plusieurs langues, leur utilisation, le « pattern » donc, ne sera pas forcément le même, nous donnant ici à voir le comportement humain à l'œuvre. Selon Sapir donc, le langage, ou au moins, le discours serait lié au comportement humain (Newman, 2008, pp.52-53). Cependant il va plus loin en déclarant que : « We see and hear and otherwise experience very largely as we do because the language habits of our community predispose certain choices of interpretation. » (Sapir, 1929, p.69) Cette pensée rejoint celle d'Humboldt : si nous agissons d'une certaine façon

c'est parce que notre langue nous y a formés. Nous retrouvons toujours l'idée que c'est un peuple entier qui va raisonner, agir de la même façon, grâce à sa langue commune. La position d'Edward Sapir est cependant à prendre avec précaution car très changeante au fil des années. Le linguiste était en effet l'élève de Franz Boas, qui comme nous le verrons plus tard a exprimé clairement son désaccord avec la théorie de la relativité linguistique (Vandeloise, 2002, p.21). Sapir a donc changé d'opinion au cours des années, toutefois, c'est vers la fin de sa vie qu'il encourage son élève, Benjamin Lee Whorf à étudier la langue Hopi et la relativité linguistique. Nous retiendrons donc d'Edward Sapir ses commentaires en faveur de cette théorie.

Ingénieur de profession, Benjamin Lee Whorf commence à s'intéresser à la linguistique en analysant la bible. En parallèle de son travail, il suit des cours à Yale et y rencontre Edward Sapir, qui deviendra son professeur. Il passe la plupart de sa carrière de linguiste à étudier des langues et dialectes sud-américains, et en particulier le mexicain. Sapir l'encourage dans ses recherches et c'est probablement grâce à lui que Whorf commence à étudier la langue Hopi, langue d'un peuple amérindien, toujours vivant aujourd'hui. C'est en étudiant cette langue que Benjamin Lee Whorf commence à penser qu'une grammaire différente influence une façon de penser différente (Carroll, 1955, pp.17-18). Cette idée va évoluer au cours des études et recherches de Whorf jusqu'à rejoindre la pensée de Sapir qui stipule que le langage est lié au comportement humain. Nous l'avons vu plus haut, Humboldt et Sapir forment une théorie simple : Nous agissons d'une certaine manière parce que nous parlons d'une certaine manière. Dans son œuvre « Language, thought and reality » Benjamin Lee Whorf verbalise cette pensée, de manière encore plus simple et directe que ses prédécesseurs : "...People act about situations in ways which are like the ways they talk about them." (Whorf, 1956, p.148) La théorie du déterminisme linguistique est souvent associée à Whorf, à cause de ses vues plus précises sur le sujet.

Il faut noter qu'Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf, bien que travaillant ensemble, n'écriront jamais ensemble. L'expression « hypothèse Sapir-Whorf », si connue aujourd'hui, naît dans le livre « Language in culture : conference on the interrelations of language and other aspects of culture » d'Harry Hoijer, un linguiste, lui aussi élève de Sapir (Hoijer, 1954).

Un demi-siècle plus tard c'est Dan Isaac Slobin qui va remettre la relativité linguistique sur le devant de la scène. Né en 1939 aux Etats-Unis, Slobin devient professeur

de psychologie et linguistique à l'université de Berkeley, en Californie après avoir obtenu un doctorat à Harvard. Slobin passe la majorité de sa carrière à étudier l'acquisition du langage chez les enfants, il développe une théorie qui veut que les enfants développent très jeunes des structures propres à leur langue maternelle. Une étude menée par Slobin et Thomas G. Bever montre que les enfants vont moins facilement réagir aux phrases structurées de façon différente que celles de leur langue maternelle. Un enfant anglais, par exemple, s'habitue jeune à la syntaxe sujet+verbe+complément et il lui sera plus difficile de comprendre une phrase en turque car cette langue utilise le modèle : sujet+complément+verbe (Slobin & Bever, 1982, pp.229-231).

Dan Isaac Slobin consacre en outre, dix ans de sa vie à l'écriture d'un livre, en partenariat avec Ruth Berman, linguiste israélienne, et de nombreux étudiants. Ce livre a pour sujet un autre livre intitulé « Frog, where are you ? » de Mercer Mayer, livre sans paroles, tout y est dit avec les images. Dan Slobin et Ruth Berman vont se baser sur ce livre pour étudier l'expression de l'espace, du temps, du mouvement etc. d'enfants parlant des langues différentes. Cet ouvrage d'environ 700 pages comprend plus de 250 textes d'enfants et d'adultes parlant cinq langues différentes. Une base de données colossale donc, pour les linguistes qui veulent étudier les différences dans l'expression du temps, par exemple, dans deux ou trois langues. Dans son article, « From "thought and language" to "Thinking for speaking" », publié en 1996, Slobin remarque, grâce à l'expérience mentionnée plus haut, que : « each native language has trained its speakers to pay different kinds of attention to events and experiences when talking about them. » (Slobin, 1996, p.89). Pour le linguiste donc, chaque langue va demander une focalisation différente. Il remarque, par exemple, qu'en anglais si l'on peut exprimer une trajectoire de façon précise et élaborée, en espagnol les verbes de mouvement sont plus simples et la trajectoire va être expliquée grâce aux adjectifs. A la fin de cette expérience Slobin conclut : " Each one [language] is a subjective orientation to the world of human experience, and this orientation affects the way we think while we are speaking. (Slobin, 1996, p.91) Le linguiste s'éloigne ici des concepts philosophiques que sont le langage et la pensée pour étudier l'action de « penser pour parler ». Le changement de nom à verbe peut sembler insignifiant lorsque l'on fait référence à cette théorie, cependant cela remet le locuteur au premier plan. C'est son action qui va transformer la phrase en pensée et vice-versa. Cela implique également que Slobin ne se prononce pas exactement sur l'influence du langage sur la pensée mais sur l'influence du langage uniquement au moment de parler, de construire des phrases.

1.3. La relativité linguistique aujourd'hui

Dans les années 1970, les recherches sur la relativité linguistique s'interrompent momentanément au profit du mouvement du structuralisme. Cependant, la relativité linguistique revient sur le devant de la scène, vingt ans plus tard, dans les années 1990. Nous l'avons mentionné plus haut, de nombreuses recherches se penchant sur la question de la relativité linguistique étudient l'expression de l'espace, du mouvement et du temps. Cependant depuis son renouveau en 1990, nous trouvons l'hypothèse Sapir-Whorf appliquée à un champ de sujets plus vaste. Des émotions (Cibelli et *al.*, 2016), au genre grammatical (Guiora & Sagi, 1978) en passant par les formes (Roberson et *al.*, 2002), un nombre grandissant d'articles (et d'ouvrages) voient le jour pour supporter ou critiquer l'hypothèse de la relativité linguistique. Nous ne pouvons pas, de par la nature synthétique du présent travail, tous les nommer, cependant nous en mentionnerons ici certains qui nous semblent pertinents.

Roberson et *al.* publient en 2005 un article intitulé « Color categories : Confirmation of the relativity hypothesis ». Dans celui-ci les auteurs vont montrer les résultats de plusieurs études, faites pour vérifier l'influence du langage sur la représentation et la mémorisation des couleurs. Ils notent que chaque couleur fait partie dans chaque langage d'une catégorie, et veulent prouver que cette catégorie influence la représentation des couleurs. Dans cet article les auteurs étudient l'expression des couleurs chez les Himba, un peuple semi-nomade de Namibie. Dans l'expérience que nous allons étudier, les auteurs testent non seulement l'expression des couleurs chez les Himba mais vont ensuite comparer les résultats obtenus avec ceux obtenus avec des Anglais et des habitants de Nouvelle Guinée parlant le Berinmo. Pour l'expérience, les participants sont assis à une table et trois couleurs leur sont présentés. Deux des trois couleurs sont similaires (par exemple vert clair et vert foncé) alors que la troisième est légèrement différente (par exemple bleu clair). Chaque participant doit désigner les deux couleurs qui, selon lui sont le plus similaires. Les résultats montrent que les Himba, comme les anglais et les habitants de Nouvelle Guinée : « ... consistently judge stimuli to be more similar if they come from within the same category than if they come from different categories. » (Roberson et *al.*, 2005, p.30). De plus les Himba et les habitants de Nouvelle Guinée, bien qu'utilisant des mots semblables

pour désigner les différentes catégories de couleurs, ne vont pas toujours juger les deux mêmes couleurs comme similaires. Deux langues, même ressemblantes, vont donc entraîner une perception différente.

Si l'article de Roberson et *al.* étudie un sujet précis dans le but de valider ou infirmer l'hypothèse Sapir-Whorf, d'autres articles ont également été écrits de façon plus générale pour donner un aperçu de la relativité linguistique. C'est le cas de l'article « How language shapes thought », publié par Lera Boroditsky en 2011.

Lera Boroditsky est une scientifique cognitive, originaire de Biélorussie, qui a étudié l'expression de l'espace dans différentes langues à travers le prisme de la relativité linguistique. Dans l'article mentionné plus haut, Lera Boroditsky présente, entre autre, une expérience menée dans la communauté Pomuraaw, un peuple aborigène australien. Elle demande à une petite fille de cinq ans de lui indiquer le nord, ce que la petite fille fait, sans un doute et justement. La même question est ensuite posée lors d'une conférence à l'université de Stanford, les hommes et femmes présents pointent dans toutes les directions possibles et imaginables. Boroditsky explique alors que le *kuuk thaayorre*, langue parlée par la communauté aborigène d'Australie, utilise dans le langage quotidien les points cardinaux pour indiquer une position. Ils diront donc par exemple « La tasse est au nord ouest de l'assiette ». La répétition quotidienne des points cardinaux, complètement intégré dans le langage, implique donc que chaque personne sait où il est à tout moment (Boroditsky, 2011). Le langage va donc ici changer la façon dont l'individu se comporte. Un membre de la communauté Pomuraaw devra en effet, savoir à tout moment où il se trouve afin de pouvoir s'exprimer dans la vie de tous les jours. Cette expérience seule apporte une preuve importante de l'influence du langage sur la pensée.

Cet article a été critiqué parce qu'étant court et simpliste, d'autres linguistes disent ainsi que Boroditsky écrit ici plus pour le public général, que pour la recherche cognitive ou linguistique. Cependant il faut noter que, bien que simpliste, cet article mentionne plusieurs expériences, que le lecteur peut ensuite aller étudier par lui-même. La simplicité de l'article n'est pas une mauvaise chose si elle intéresse le public à des questions de linguistique et de cognition. Mais il faut noter tout de même que l'affirmation faite par Boroditsky dans l'article : « The past decade has seen a host of ingenious demonstrations establishing that language indeed plays a causal role in shaping cognition. Studies have shown that changing how people talk changes how they think. » est à prendre avec précaution (Boroditsky, 2011,

p.65). La linguiste affirme ici que le déterminisme linguiste a été prouvé, or, nombreux linguistes et philosophes ont réfuté cette hypothèse, comme nous allons le voir maintenant.

1.4. Les critiques de la théorie

Le critique le plus cité de la relativité linguistique est Franz Boas, anthropologue américano-germanique du début du 20ème siècle. Boas étudiera longuement les langues amérindiennes et publiera en 1911 un livre intitulé « Handbook of american indian languages » dans lequel il présente ses recherches et ses théories. Dans le chapitre « Language and thought » l'anthropologue exprime son désaccord avec la théorie de la relativité linguistique. Il explique que certaines langues indiennes n'auront pas d'équivalent pour des concepts anglais, et devront parfois exprimer une idée générale par une idée plus précise. Par exemple si l'on dit « The eye is the organ of sight », la langue indienne ne peut pas traduire littéralement le concept auquel fait appel l'expression « The eye ». Selon Boas, cela ne veut pas dire que les idées sont différentes, mais simplement que les indiens n'ont pas la nécessité d'exprimer l'idée générale, d'où l'absence de terme pour cela. Des mots tels que « essence » et « existence » ne sont inventés que pour désigner des concepts abstraits pour lesquels certains peuples n'ont pas d'utilité.

“It does not seem likely, therefore, that there is any direct relation between the culture of a tribe and the language that they speak, except in so far as the form of the language will be molded by the state of culture, but not in so far as a certain state of culture is conditioned by morphological traits of the language.” (Boas, 1911, pp.55-56)

Boas pensait donc que toutes les langues étaient capables d'exprimer la même chose, mais simplement de façon différente.

Franz Boas s'oppose clairement à la théorie de la relativité linguistique. Nous l'avons mentionné plus haut, si Edward Sapir change souvent d'opinion sur la relativité linguistique c'est parce que Franz Boas n'était autre que son professeur. Si Sapir en vient finalement à être en faveur de la relativité linguistique c'est parce qu'il suit par la suite les propos de Wilhelm von Humboldt. Il faut cependant noter que, lorsque les critiques sont faites, elles prennent souvent à part Benjamin Lee Whorf, pour ses vues plus arrêtées que celles de Sapir.

Mais Franz Boas n'est pas le seul à se montrer critique envers la théorie de la relativité linguistique. Comme nous l'avons vu plus haut, vers les années 1970, les linguistes et chercheurs se tournent vers le structuralisme, et la théorie de la relativité linguistique est négligée (Gumperz & Levinson, 1991) au profit d'une approche plus logique et concrète.

D'autres études viennent ainsi infirmer la théorie de la relativité linguistique. Nous avons mentionné plus haut l'expérience faite par Roberson et *al.* qui montre que les individus réagissent différemment aux couleurs en fonction de la catégorie à laquelle elles appartiennent. Les auteurs en déduisent naturellement que le langage joue un rôle dans la perception et la représentation mentale des couleurs. Yang et *al.* ont, en 2016, reproduit la même expérience avec des bébés de cinq à sept mois. Les sujets ne parlent donc, bien sur, pas encore et c'est leur réponse hémodynamique qui est testée ici, et la même expérience est ensuite reproduite avec des adultes afin de comparer les résultats (Yang, et *al.* 2016, p.2370). Yang et *al.* démontrent ici que des enfants qui n'ont pas encore accès au langage, donc aux catégories de couleurs, vont avoir les mêmes résultats que les adultes. Les résultats obtenus lors de la première expérience sont donc contrebalancés ici. Faut-il donc penser que le langage n'a aucune influence sur la représentation des couleurs ? Ces résultats se cantonnent-ils aux couleurs ? Ou alors, peut-on proposer que même des bébés qui ne parlent pas encore soient conditionnés par un langage entendu tous les jours pendant plus de cinq mois ? Entendre le langage sans en connaître le fonctionnement suffit-il pour qu'il influence la pensée ?

Dans ce premier chapitre, nous avons donné un aperçu de l'histoire de la relativité linguistique. Comme nous l'avons démontré, c'est un sujet vaste et qui continue encore aujourd'hui d'être étudié par de nombreux linguistes, philosophes, anthropologues ou encore scientifiques. Ce sujet donc, qui touche beaucoup de domaines d'études, reste une source d'inspiration et de questionnement encore aujourd'hui, presque deux siècles après le début de son étude. Nous l'avons vu, les avis sont partagés sur la question de la relativité linguistique. Bien que certains critiques prouvent qu'en effet, il est difficile d'affirmer avec certitude que le langage détermine la pensée, nous allons dans ce mémoire fonder notre réflexion sur la théorie de Humboldt, Sapir ou encore Slobin, qui veut que le langage influence notre façon de penser, à défaut de la déterminer. Partir de cette hypothèse nous

permettra de la défier. Sans la contester, l'expérience que nous allons mener et les résultats que celle-ci nous apportera nous permettront de présenter des arguments, soit en sa faveur, soit contre la théorie de la relativité linguistique.

II. Le genre

2.1. Qu'est-ce que le genre ?

Lorsque l'on cherche à définir un mot, c'est tout naturellement vers le dictionnaire que nous nous tournons. La définition du genre par le Larousse est la suivante « Ensemble de traits communs à des êtres ou à des choses caractérisant et constituant un type, un groupe, un ensemble ; sorte, espèce » (Larousse, 2017). Si l'on applique cette définition au genre grammatical, cela nous donne, certes, une idée de ce que c'est, cependant cette définition ne prend pas en compte la spécificité du genre comme phénomène grammatical. Azize Günes, en s'appuyant sur la formulation de Hockett, définit le genre grammatical comme : « une classification de la catégorie des noms qui se manifeste sur la forme des mots qui sont en relation avec le nom. » (Günes, 2014, p.4). Le genre existe donc au sein même d'un nom mais, dans certaines langues telles que le français, il ne va devenir apparent uniquement que lorsque ce nom est couplé avec un adjectif, un article etc. D'autres langues telles que le russe comportent une marque de genre au sein même du mot. Nous noterons également que certaines langues comme l'anglais n'ont pas de marque de genre au sein d'un mot.

Susanne Carroll va ainsi différencier « *gender attribution* » et « *gender agreement* » (Carroll, 1989), l'un étant permanent et l'autre variable. « *Gender attribution* » ou « l'attribution du genre » est permanent, le genre d'un nom ne changeant pas en fonction du contexte, de sa place dans la phrase ou de tout autre facteur externe. « *Gender agreement* » ou « l'accord en genre » est variable, l'accord du mot associé au nom dépendant du genre du nom. Mais alors, comment sait-on si un nom est masculin ou féminin ? Un enfant français naîtra-t-il en sachant qu'une table est de genre féminin mais qu'un livre est de genre masculin ?

2.2. L'acquisition du genre

Noam Chomsky est l'un des premiers, en 1965 à proposer qu'un enfant nait doté d'une certaine capacité d'acquisition. Il propose la théorie du « Language acquisition device » (LAD) qui veut que le cerveau d'un bébé soit modelé d'une certaine façon pour qu'il soit prédisposé à l'acquisition de sa langue maternelle. Noam Chomsky explique que c'est grâce à ce qu'il va appeler la « Grammaire universelle », qu'un enfant peut apprendre, aussi facilement selon lui, un langage complexe en un temps restreint. Le LAD n'existerait en effet que pendant les quelques premières années de la vie d'un individu et disparaîtrait à l'âge de quatre ans. Cette théorie expliquerait pourquoi l'acquisition d'un langage à l'âge adulte est plus difficile ainsi que l'idée reçue universelle que le meilleur âge pour apprendre une langue est avant d'entrer à l'école primaire. L'idée de grammaire universelle stipule l'existence de structures communes à toutes les langues et inhérentes à l'esprit humain.

Cependant selon Dan Isaac Slobin, la langue maternelle d'un enfant définit sa grammaire lors de son apprentissage. Une fois celle-ci définie, elle est différente d'autres grammaires. En effet, selon Slobin, un enfant naît,

« With a set of rather specific expectations about language that together define a PARTICULAR grammar, and over the course of development must convert this Basic Child Grammar to the target grammar in any area in which they diverge. » (Pinker, 1989)

La pensée de Slobin rejoint donc celle de Chomsky, tous les enfants auraient, à la naissance les mêmes capacités d'apprentissage d'une langue. Slobin précise cependant qu'une fois la langue acquise, la grammaire sera spécifique à celle-ci. Il avance également, dans un article précédent, que, si un enfant nait avec une capacité d'acquisition du langage innée, l'élément sémantique du langage va également entrer en compte dans l'apprentissage d'une langue. Un enfant va en effet, s'appuyer sur le contexte, le sens des mots, afin de parfaire sa compréhension et sa communication. Slobin dira même que les « propriétés sémantiques (...) déclenchent le processus d'acquisition » (Müller, 1995, p.2). Il nommera la sémantique comme l'un des « principes opérationnels » qui entrent en jeu lorsqu'un enfant apprend une langue. (Müller, 1995)

Mais alors, comment se fait l'acquisition du genre grammatical ? L'apprentissage est-il le même pour tous les enfants ? Nous avons mentionné plus haut la théorie de grammaire universelle et « LAD » de Noah Chomsky. Jürgen Meisel, un professeur de linguistique à l'université de Hamburg va, dans son ouvrage intitulé « First and second language acquisition » argumenter en faveur de ces théories. Selon lui, l'acquisition du genre se fait en trois temps. L'enfant découvre tout d'abord le système binaire ou ternaire (binaire en français, ternaire en allemand par exemple). Il comprend que les objets, les humains etc. se divisent en deux, ou plus, catégories. Jürgen Meisel s'appuie ensuite sur les théories de Susanne Carroll qui, comme nous l'avons vu plus haut, différencie l'attribution du genre et l'accord du genre. Un enfant apprend d'abord, selon Meisel, l'attribution du genre. A ce stade de l'acquisition l'enfant comprend et peut dire à quel genre appartient chaque nom. Enfin l'accord en genre est acquis, l'enfant peut alors accorder les adjectifs et autres mots se rapportant au nom en genre. Cette compétence langagière est acquise aux alentours de 3 ans. (Günes, 2014) Comme nous l'avons vu plus haut, le genre est une valeur intrinsèque aux noms, un enfant de trois ans ayant acquis les compétences d'attribution du genre et d'accord en genre peut donc, logiquement, différencier un nom d'un adjectif, d'un verbe etc.

L'acquisition du genre se fait donc à un très jeune âge et un enfant n'ayant pas été exposé à ce phénomène grammatical n'aura pas les mêmes capacités linguistiques qu'un enfant y ayant été exposé. Cela explique donc pourquoi les réactions face au genre sont souvent observées lors de l'étude de la relativité linguistique. Selon ce que nous venons de voir, un individu dont la langue maternelle est l'anglais n'aura pas les mêmes capacités linguistiques face au genre grammatical qu'un individu ayant pour langue maternelle le français. Cela veut-il dire que ces deux individus ont des visions du genre différentes ? Nombreux sont les linguistes et sociologues qui se sont penchés sur la question.

2.3. Le genre sous le prisme de la relativité linguistique

Nous l'avons vu dans le premier chapitre, les sujets qui ont été étudiés sous l'angle de la relativité linguistique sont multiples. De l'expression de l'espace et du temps en passant par les couleurs, il paraît évident que le genre grammatical ait été observé. Rappelons ici que la théorie de la relativité linguistique veut que la façon dont nous parlons influence la

façon dont nous pensons. Dans le cas du genre grammatical cela implique que l'utilisation du genre influence sa représentation. Une langue, dans laquelle le genre tient une place importante (telle que le français), aurait donc une représentation mentale du genre différente d'une langue dans laquelle la place du genre est moindre, comme par exemple, l'anglais.

L'expression du temps et de l'espace ont été depuis longtemps des angles privilégiés dans les études sur la relativité linguistique, cependant le genre est devenu, depuis les années 2000, un sujet de vif intérêt. Nombreux sont les linguistes et chercheurs qui se sont penchés sur l'expression du genre dans leurs différentes langues et leur influence sur la façon de penser.

Ute Gabriel et Pascal Gygax mènent, en 2007, une étude auprès de participants Norvégiens. Le cas de la Norvège est intéressant car dans un souci de parité, le gouvernement norvégien a décidé, depuis une trentaine d'année, de retirer le marqueur féminin des noms de métiers. Tous les métiers sont donc masculins. L'étude de Gabriel et *al.* (2007) s'est déroulée de la façon suivante : trente six étudiants norvégiens devaient lire soixante quatorze passages composés de deux phrases et dire si la seconde phrase était une continuation plausible de la première. Pour la première phrase douze noms de métiers stéréotypés féminins, douze noms de métiers stéréotypés masculins et douze noms de métiers stéréotypés neutres avaient été choisis. Des soixante quatorze passages, trente six comprenaient des « distracteurs » et devaient obligatoirement générer une réponse positive. Comme l'on peut s'y attendre, lorsque le nom de métier était stéréotypé féminin et que la phrase suivante mentionnait des femmes, le nombre de réponses positives était plus important. De même, lorsque le nom de métier était stéréotypé masculin et que la phrase suivante mentionnait des hommes. Cependant lorsque le nom de métier était neutre, il faut noter que les réponses positives étaient plus élevées lorsque la phrase suivante mentionnait des hommes. Le changement fait aux noms de métiers dans un souci de parité a donc, au contraire, apporté un biais masculin. Les gens vont plus facilement penser à un métier comme pouvant être pratiqué par un homme à cause de son genre grammatical (Gabriel & Gygax, 2007).

Dans un article plus récent, Gygax et *al.* apportent d'autres arguments démontrant ce biais masculin dû au masculin générique présent dans la langue française. Les quatre chercheurs ont conduit une étude dans trois langues différentes, le français, l'anglais et

l'allemand. La méthodologie de l'étude est la même dans toutes les langues. Trente six étudiants de chaque langue devaient analyser trente six passages, chacun composé de deux phrases. Ils devaient décider si la seconde phrase était une continuation plausible de la première. La première phrase introduisait un groupe de personnes en utilisant un nom de métier au pluriel, la seconde spécifiait le genre de certaines personnes du groupe (mais pas de toutes). Dans chaque langue, douze noms de métiers féminins, douze noms de métiers masculins et douze noms de métiers neutres étaient présentés. Dans l'étude menée en anglais, les réponses positives, qui indiquaient que les participants trouvaient la suite de phrases plausibles, variaient selon le stéréotype du métier. Un métier typiquement féminin suivi d'un groupe composé, en partie, de femmes, obtenait plus de réponses positives. Cela vient appuyer les résultats de Gabriel et Gygax, et de leur étude mentionnée auparavant : les anglais se basent sur le stéréotype du mot pour en déterminer son genre. L'étude vient démontrer qu'au contraire, le français et l'allemand se basent sur le genre grammatical pour déterminer le genre d'un mot. Cependant il faut noter que les réponses positives sont plus élevées lorsque le groupe est composé, en partie, d'hommes. Les chercheurs concluent donc que le masculin générique influence les représentations mentales, les français et les allemands vont présenter un biais masculin.

Marcus Brauer mène en 2008 une étude dans le but d'observer l'influence du genre grammatical sur la représentation mentale du genre. Cent passants sont sélectionnés au hasard pour répondre à un questionnaire. Celui-ci se composait de cinq questions, les trois premières n'avaient aucune finalité expérimentale. Les deux questions suivantes demandaient aux sujets de nommer des personnalités politiques de droite, puis de gauche qu'ils imagineraient volontiers au poste de premier ministre. Deux versions du questionnaire avaient été créées. La première version comportait un générique masculin dans la question, la deuxième proposait le féminin et le masculin (candidats dans la première, candidats/candidates dans la seconde). Les résultats de cette simple étude sont clairs : « Les participants citent trois fois plus de femmes politiques quand on les interroge sur des « candidats/candidates » plutôt que des candidats ». Le masculin générique influence donc les représentations mentales que l'on se fait. Une phrase qui mentionne un individu mais ne mentionne pas son genre portera à penser, au moins en français, que cet individu est masculin.

Les études que nous venons de mentionner montrent donc qu'en français, et dans d'autres langues, le genre d'un nom est déterminé grâce à son genre grammatical. En

français, ainsi qu'en norvégien, nous assistons de plus à un biais masculin dû au masculin générique utilisé dans la vie de tous les jours.

2.4. L'influence du stéréotype

L'antagoniste du genre grammatical est le stéréotype. En effet, il est courant d'assumer que le stéréotype d'un mot est plus important que son genre grammatical. Dans de nombreuses langues ce serait donc le stéréotype qui aiderait à déterminer le genre d'un mot, et non son genre grammatical. Plusieurs études se sont penchées sur ce sujet, auprès de participants aux profils différents et au moyen de différentes méthodologies. Nous allons à présent en mentionner quelques unes qui viennent appuyer l'idée que le stéréotype est souvent utilisé pour déterminer le genre d'un individu ou d'un objet.

Alexander Guiora et Abraham Sagi, ont ainsi étudié en 1978 la représentation mentale des objets inanimés selon le genre grammatical de la langue maternelle, chez des enfants israéliens de maternelle et des étudiants. Pour cette étude les chercheurs proposent aux participants vingt quatre mots et leur demandent de placer chaque mot dans l'une des catégories suivantes : Masculin, Féminin ou Neutre. Par exemple, les participants doivent classer des mots tels que « *Tank* » (soit « le char blindé »), « *Skirt* » (« jupe ») ou encore « *Clock* » (« horloge »). Les enfants étant trop jeunes pour faire l'étude d'origine, deux personnages, l'un féminin, l'autre masculin leur sont présentés. Il leur est ensuite demandé d'attribuer chaque mot soit au personnage féminin, soit au personnage masculin. Pour ceux qui ne sont attribuables ni à l'un ni à l'autre, l'enfant prévient le chercheur. Grâce à cette étude, les auteurs démontrent que les enfants de cinq ans, comme les étudiants d'âge adulte, s'appuient sur le stéréotype plutôt que sur le genre grammatical pour déterminer le genre de l'objet. Cette étude se base sur une étude précédente de Guiora et *al.*, où trente mots étaient donnés à 95 étudiants américains et 95 étudiants israéliens, et où il leur était ensuite demandé de classer chaque mot dans les catégories : masculin, féminin ou neutre. Cette étude révèle que les étudiants israéliens ne sont pas influencés par le genre grammatical mais par le stéréotype de l'objet. Des résultats semblables sont obtenus avec les étudiants américains montrant que les stéréotypes sont similaires, au moins dans ces deux cultures. Ces résultats impliquent également que pour déterminer le genre d'un objet, un individu (au

moins dans ces deux cultures) s'appuie sur le stéréotype de l'objet plutôt que sur le genre grammatical.

Nous mentionnerons également l'étude de Oakhill et *al.* menée en 2002 auprès de 24 étudiants anglophones volontaires. Dans cette étude une phrase était présentée en trois parties : la première présentait un individu désigné par un métier, une occupation. La deuxième phrase donnait plus d'informations sur la personne sans révéler son genre. Enfin la troisième phrase révélait le genre de la personne. Les participants à l'étude devaient dire si la suite de phrase était plausible ou non. Les phrases pouvaient par exemple être :

« 1. The soldier drove to the playgroup after work, (soit (notre traduction) « Le soldat s'est rendu à l'aire de jeu après le travail, »

2. and picked up one of the children, (soit (notre traduction) « et a pris dans ses bras l'un des enfants, »)

3. who said « Look what I did today daddy ! » » (soit (notre traduction) « qui dit « Regarde ce que j'ai fait aujourd'hui papa ! »)

L'étude montre que les participants s'appuient sur le stéréotype du métier, de l'occupation afin d'imaginer le genre de la personne. Les sujets vont en effet répondre positivement et plus rapidement lorsque le stéréotype du métier et le genre de la personne coïncident (dans l'exemple : « soldat » et « papa »). Cette étude montre donc que les anglophones se basent sur le stéréotype d'un mot plutôt que son genre grammatical afin de déterminer son genre.

Nous mentionnerons enfin une autre étude réalisée par Oakhill et *al.* en 2005. L'étude se déroule de la façon suivante : seize étudiants anglais volontaires monolingues sont assis devant un ordinateur, sur lequel deux mots apparaissent en même temps. A gauche un métier, à droite un lien de parenté. Par exemple un étudiant pourra voir apparaître sur l'écran « *footballer – father* » (« footballeur – père »). Le sujet doit ensuite décider si la paire de mots est plausible. Les auteurs veulent voir si le stéréotype du genre peut être présent lorsque l'on a à faire à un seul mot et dans quelle mesure les participants ont le contrôle sur ce stéréotype. Les résultats de cette étude viennent supporter l'idée qu'un individu va s'appuyer sur le stéréotype d'un mot pour en déterminer son genre. Ils montrent, en effet, que lorsque les individus essaient de passer outre le stéréotype et dire que, par exemple, une mère et un ingénieur peuvent être la même personne, le temps de

réponse est plus long. Cela prouve bien qu'en anglais, une langue où le genre n'est pas omniprésent, l'on s'appuie sur le stéréotype d'un mot pour en déterminer son genre.

Ces différentes études viennent donc supporter l'idée que les individus vont s'appuyer sur le stéréotype du mot afin de déterminer son genre. Notons cependant qu'une grande partie de ces études sont menées auprès de participants anglophones ce qui ne nous permet pas d'avoir une compréhension exhaustive de l'influence du stéréotype sur la représentation mentale du genre.

2.5. Le genre français et le genre anglais

Comme nous l'avons mentionné plus haut le genre grammatical est intrinsèque au nom, mais il ne se manifeste que lorsque le nom est associé à un autre mot, au moins dans certaines langues. Cela est bien sûr vrai pour la langue française, et la plupart des langues latines. Cependant pour l'anglais, le genre se limite aux personnes. Trois pronoms existent en anglais, « *she* », utilisé pour les femmes, « *he* » utilisé pour les hommes et enfin « *it* » utilisé pour les objets inanimés. Au contraire du français, en anglais une jupe ne sera donc pas féminine ou masculine mais neutre. Cela explique d'ailleurs la confusion des anglophones lorsqu'ils apprennent le français, car peu d'indices indiquent quels mots sont masculins ou féminins en français. Nous noterons ici que les articles, où l'influence du genre a été étudiée en anglais, ont montré qu'un individu se basera sur le stéréotype du mot plutôt que sur son genre grammatical. Il est facile de comprendre pourquoi, lorsque l'on sait qu'un objet inanimé n'a pas de genre en anglais. Lorsqu'un anglophone fait face à une jupe et qu'on lui demande si celle-ci est féminine ou masculine, l'anglophone s'appuie sur le stéréotype pour décider qu'une jupe est féminine. Au contraire, le genre étant constant en français, un francophone aura une règle grammaticale sur laquelle s'appuyer pour déterminer le genre d'un objet. Les deux langues créent donc deux façons d'appréhender le genre. Un anglophone se laissera influencer par le stéréotype du mot tandis qu'un français se laissera influencer par son genre grammatical.

III. Le bilinguisme

3.1. Qu'est-ce que le bilinguisme ?

Christine Deprez écrit en 2013 : « En dépit de l'importance et de la fréquence des situations plurilingues, il y a une tendance courante, parmi les linguistes mêmes, à considérer l'unilinguisme comme la règle et le plurilinguisme comme quelque chose d'exceptionnel. » (Deprez, 2013, p.22). Le bilinguisme est connu pour être un phénomène rare. On s'extasie devant les enfants qui parlent plus d'une langue pour la prouesse linguistique qu'ils accomplissent sans le savoir. Cependant, comme le mentionne la linguiste, cela n'est qu'une idée reçue. En effet, environ la moitié de la population mondiale serait bilingue.

Mais qu'entend-on par « bilingue » ? Le Larousse définit le bilinguisme comme étant « la situation d'un individu parlant couramment deux langues différentes » (Larousse, 2017). Il faut préciser ici, en s'appuyant toujours sur l'ouvrage de Christine Deprez, que le concept de langue est vague et qu'un dialecte qui existe, par exemple, uniquement à l'oral peut tout de même être considéré comme une langue. L'auteur précise également qu'il existe des bilingues dits « passifs ». Ceux-ci ne parlent qu'une langue mais vont également en comprendre une autre, ils sont donc bilingues. (Deprez, 2013) Nous nous appuyons, dans cette recherche, sur la définition du bilinguisme de François Grosjean, qui réunit tous les critères que nous avons mentionnés dans ce chapitre. « Le bilinguisme est l'utilisation régulière de deux ou plusieurs langues ou dialectes dans la vie de tous les jours. » (Grosjean, 2015, p.16) Il faut noter ici que la compétence linguistique n'est pas mentionnée. Un bilingue pourrait donc, selon Grosjean, avoir une compétence linguistique moins élevée dans l'une de ses langues, il sera tout de même considéré bilingue. Nous précisons également qu'un individu peut devenir bilingue tout au long de sa vie. En effet, nombreux sont les individus qui se voient forcés d'apprendre une langue à cause du travail, d'un déménagement, de leur conjoint etc. Le nombre de bilingues précoces est donc moindre par rapport à celui de bilingues tardifs.

Il nous semble important de mentionner ici que Grosjean étend le concept de bilinguisme aux individus parlant plus de deux langues (Grosjean, 2015). De par la nature de cette recherche, nous n'emploierons le mot bilingue que pour les individus parlant deux langues. Le mot plurilingue sera employé pour les individus parlant plus de deux langues.

Le mot bilingue peut donc être employé pour des individus aux parcours complètement différents. Nous mentionnerons dans le chapitre suivant, soit le chapitre méthodologie, le profil des bilingues étudiés lors de cette recherche.

3.2. Le bilinguisme sous le prisme de la relativité linguistique

Dans le premier chapitre nous avons montré que les recherches faites sur la relativité linguistique portent surtout sur les individus monolingues. Izhac Epstein (cité par Pavlenko, 2014) est le premier à se pencher sur le plurilinguisme pour étudier la relation entre le langage et la pensée. Il stipule que : « chaque peuple a une façon particulière et caractéristique de grouper, afin de les nommer, les choses et leurs propriétés, les actes et les rapports. » (Pavlenko, 2014, p.3). Ses idées rejoignent donc celles de la théorie de la relativité linguistique. Epstein mène plusieurs études afin de prouver cette théorie, dont l'une qui se penche sur la perception et la capacité à mémoriser les mots étrangers chez des enfants. En s'appuyant sur cette étude ainsi que sur des recherches précédentes, l'auteur conclut que les plurilingues associent une langue avec certaines personnes, contextes etc. et ajustent leur parler en fonction. Cette étude, faite en 1915 est donc l'une des premières à se pencher sur la relation entre le langage et la pensée dans le cas des plurilingues. Depuis, les recherches sur la relativité linguistique utilisant des bilingues ou plurilingues sont plus nombreuses.

Chen et *al.* mènent par exemple une étude en 2012 ayant pour but de comprendre si les bilingues anglais-chinois ont le même rapport au temps que les anglais ou que les chinois. Les participants sont des étudiants chinois ayant appris l'anglais vers 11 ans. Les chercheurs remarquent que l'anglais et le chinois n'expriment pas le temps de la même façon. Le chinois se base sur le contexte pour déterminer quand se déroule l'action dont il est question alors que l'anglais a des marqueurs lexicaux de temps clairs. Les participants sont placés devant un ordinateur et une phrase apparaît sur l'écran décrivant une action,

avant d'être remplacée par deux images représentant l'action. Pour l'une de ces images le déroulement du temps de l'action est le même que le déroulement du temps de la phrase. Pour l'autre, le déroulement du temps est différent. Les participants voient des phrases en anglais et des phrases en chinois. Grâce à cette étude, les chercheurs vont déterminer que les bilingues chinois-anglais, bien que vivant en Chine, vont appréhender le temps de façon plutôt similaire aux monolingues anglais qu'aux monolingues chinois (Chen et *al.*, 2012). Cette étude montre donc que les bilingues vont pouvoir se comporter, linguistiquement et cognitivement, de la même façon que les monolingues. Cette théorie, que Pavlenko appelle la « co-existence » veut qu'un bilingue ait à sa disposition les compétences linguistiques et cognitives d'un monolingue, dans plusieurs langues. Un bilingue chinois-anglais aurait donc les mêmes compétences qu'un chinois monolingue et qu'un anglais monolingue. Son utilisation de ces compétences linguistiques et cognitives serait déterminée par le contexte dans lequel il se trouve. Cette théorie est également supportée par Sachs et Coley dans leur recherche sur la conceptualisation des émotions par des bilingues anglais-russes. Dans cette étude, une partie des bilingues est testée en anglais et une autre partie, en russe. Les résultats des bilingues testés en russe sont très proches des monolingues russes. De même, les résultats des bilingues testés en anglais sont très proches des monolingues anglais (Park & Ziegler, 2013).

Une autre théorie sur les compétences linguistiques et cognitives d'un bilingue veut que la L1 de celui-ci influence la L2, et vice-versa. Ce phénomène est, cette fois-ci, appelé « Transfert bidirectionnel » par Aneta Pavlenko et Scott Jarvis. Dans une recherche se penchant sur des bilingues russe-anglais, les deux chercheurs vont démontrer que la L1 influence la L2 mais que le contraire est également vrai. L'anglais étant la seconde langue des participants et ayant été apprise après l'enfance, l'hypothèse des auteurs est que la L1 influencera la L2. Les participants devaient raconter l'histoire d'un court film muet qu'ils venaient de voir. Certains participants devaient raconter l'histoire en russe, d'autres en anglais. L'influence de la L1 sur la L2 a été clairement montrée chez les participants racontant l'histoire en anglais. Cependant cette recherche démontre également que la L2 influence aussi la L1 (Pavlenko & Jarvis, 2002). Ce phénomène a également été étudié par Panos Athanasopoulos. Ce chercheur étudie la représentation des nombres chez les bilingues japonais-anglais intermédiaires et avancés. Les résultats vont démontrer que les bilingues intermédiaires, qui donc parlent moins couramment l'une des deux langues, vont s'appuyer sur leur L1 dans la compréhension de leur L2. Plus les bilingues sont avancés

dans leur compétences linguistiques, moins leur L1 vient influencer leur L2 (Park & Ziegler, 2013). Cependant la recherche n'a pas encore déterminé jusqu'à quel moment et à quel point les langues peuvent s'influencer l'une l'autre.

La troisième et dernière façon d'appréhender le bilinguisme et la compétence linguistique et cognitive des bilingues, est la convergence totale des deux langues. François Grosjean défend l'idée que les bilingues ne sont pas « deux ou plusieurs monolingues en une seule personne, décomposable facilement en parties bien nettes [...] mais bien un être de communication à part entière (...) » (Grosjean, 2015). Le répertoire linguistique d'un bilingue serait donc un mélange des deux langues, se complétant et s'opposant selon le besoin linguistique et cognitif de l'individu. Park et Ziegler mènent, en 2013, une étude dans le but de confirmer cette hypothèse. Les chercheurs se sont penchés sur des bilingues anglais-coréens afin d'analyser leur compréhension et leur expression de l'espace. Trois images représentant des actions sont présentées aux participants, deux des images ont le même concept spatial. La troisième image présente un concept spatial différent. Les participants doivent ensuite choisir une image qui ne représente pas la même action que les deux autres. L'image ci-dessous présente un exemple de stimulus.

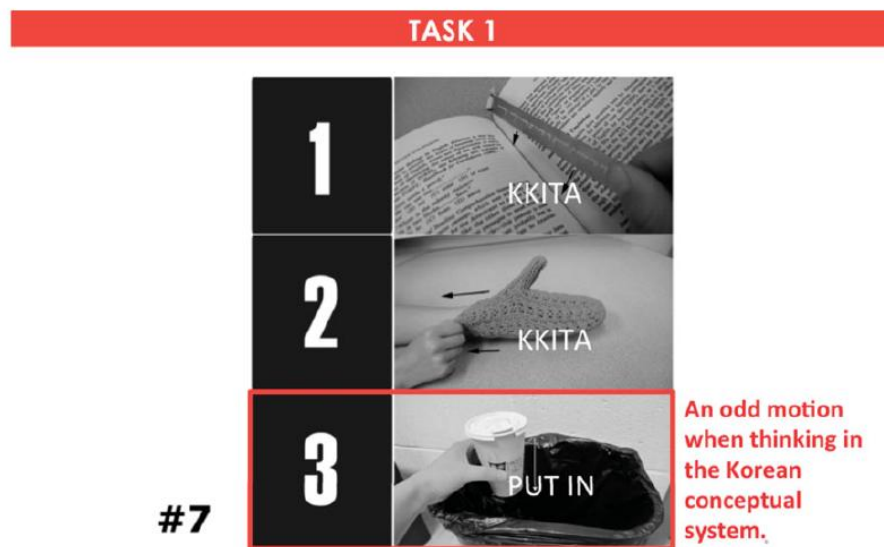


Figure 1 - Exemple de stimulus dans l'étude de Ziegler & Park

Les résultats montrent que les bilingues se représentent l'espace de manière très différente des monolingues anglais et coréens. Les chercheurs en concluent donc que la

convergence de la L1 et de la L2 des bilingues a créé une représentation différente, unique, de l'espace. Une « langue » unique serait donc créée par la mise en commun de deux répertoires linguistiques dans le cerveau des bilingues (Park & Ziegler, 2013). Les résultats de cette recherche montrent que les bilingues ont une représentation de l'espace similaire, cela impliquerait donc que tous les bilingues anglais-coréens aient la même représentation de l'espace. Cette hypothèse n'a cependant pas été avancée par les chercheurs lors de cette étude.

Les bilingues ont donc trois sortes de compétences linguistiques et cognitives. Ces trois manières différentes d'appréhender le bilinguisme sont catégorisées par Weinreich de la façon suivante : selon lui, il existerait trois types de bilinguisme, « *co-existent, merged and subordinative* » (soit : « coordonné, amalgamé et subordonné ») (Pavlenko, 2014). Nous allons maintenant voir si ceux-ci peuvent être appliqués au genre. En effet, lorsqu'un bilingue doit manier deux langues pour lesquelles l'approche au genre grammatical est complètement opposée, qu'est-ce que cela implique ? Pour un bilingue « coordonné » cela est certainement possible, l'utilisation du genre grammatical changeant en fonction de la langue. Cependant si un bilingue est « subordonné », donc que ses deux langues s'influencent entre elles, comment cette influence va-t-elle se traduire face au genre grammatical ? Un bilingue anglais-français, par exemple, va-t-il être influencé par le genre grammatical de la langue française lorsqu'il parle anglais ?

3.3. Les bilingues, des monolingues à plusieurs facettes ?

Certains chercheurs ont étudié les bilingues et leur représentation du genre et ont démontré que ceux-ci agissent comme des bilingues « coordonnés », changeant de comportement linguistique en fonction de la langue qu'ils utilisent ou entendent.

Kousta et *al.* mènent, par exemple, une étude en 2008 dans laquelle ils se penchent sur l'influence du genre grammatical chez des bilingues italiens-anglais. Il est auparavant démontré que, pour les monolingues anglais et italiens, le genre d'un mot influence sa compréhension. Des images représentant des animaux sont présentées aux participants monolingues. Il leur est ensuite demandé de nommer l'animal, puis d'associer un article au nom de l'animal. Par exemple, les participants doivent désigner « *donkey* » (soit « âne »)

puis « *the donkey* » (soit « l'âne »). Les monolingues italiens vont souvent substituer au vrai nom de l'animal un autre nom mais toujours du même genre. Les erreurs des monolingues anglais ne sont pas influencées par le genre grammatical du mot. La même étude est ensuite recrée en anglais et en italien avec des bilingues anglais-italiens. Les résultats de cette étude montrent que les bilingues adaptent leur réaction au genre en fonction de la langue dans laquelle ils s'expriment ou entendent. Les chercheurs concluent que : « ... The semantic representations of bilingual speakers in these studies are appropriate for each of their language. » (Kousta et *al.*, 2008, p.853). Les bilingues agissent donc de la même manière que les monolingues face au genre. Kousta et *al.* précisent cependant que cela est peut-être dû à la nature stricte du genre grammatical. Ce phénomène est, en effet précis et n'appelle pas à l'interprétation en italien où les marques du féminin et du masculin sont connues des locuteurs. Un italien ne peut pas choisir s'il veut qu'un objet soit masculin ou féminin mais doit appliquer ce qu'il a appris depuis son enfance. Un bilingue anglais-italien va donc se comporter de la même façon car il connaît les mêmes règles qu'un monolingue.

François Grosjean et Delphine Guillelmon ont eux, conduit une étude se penchant sur les bilingues « tardifs » français-anglais. Les participants sont considérés bilingues tardifs car ayant appris le français après la puberté. Les résultats de ce groupe de participants ont ensuite été comparés avec des participants monolingues français et des bilingues anglais-français ayant appris leurs deux langues pendant leur enfance (bilingues précoces). Les participants entendent, en français, des noms communs précédés d'un article défini (par exemple : le coq). Le genre du nom commun n'est pas toujours le même que celui de l'article, les participants peuvent par exemple entendre la paire : « la coq ». Ils doivent ensuite répéter le mot le plus rapidement possible. Les chercheurs montrent, grâce à cette étude, que l'âge d'apprentissage des langues joue un grand rôle dans le comportement langagier des bilingues. Les bilingues précoces agissent en effet comme des monolingues face au genre grammatical. Les bilingues tardifs quand à eux ne vont pas réagir face au phénomène du genre grammatical, montrant que l'âge d'acquisition de la langue où le genre grammatical est présent est crucial. Nous pouvons en effet comprendre que les bilingues anglais-français tardifs vont se comporter d'une façon plus proche d'un monolingue anglais. Cette langue n'a en effet pas de genre grammatical pour les objets non-animés, ce qui explique que les bilingues tardifs ne vont pas tenir compte du genre dans cette étude. Les chercheurs concluent donc ici : « ... bilinguals do indeed use gender

marking during spoken word recognition, but only if they started acquiring, and using on a regular basis, the gender-agreement language at an early age. » (Guillelmon & Grosjean, 2001, p.510).

Nous avons démontré que les bilingues agissent comme des monolingues face au genre grammatical, parfois, cependant uniquement sous certaines conditions. Guillelmon et Grosjean ont en effet montré que les bilingues tardifs anglais-français, ne tiennent pas compte du genre grammatical français dans leur comportement linguistique. Les participants bilingues tardifs ne sont en effet pas influencés par l'article lorsqu'ils doivent se souvenir du nom entendu. Ils ont retenu les mots « le coq » et « la coq » de la même façon. Nous pouvons donc nous demander si cela est vrai pour tous les bilingues tardifs ? Un bilingue tardif français-espagnol par exemple, deux langues où le genre grammatical est omniprésent, sera-t-il influencé par le genre grammatical de sa L1 uniquement ? Et au contraire de l'étude précédente, les bilingues tardifs français-anglais sont-ils influencés par la non-existence du genre grammatical anglais, lorsqu'ils parlent le français ?

3.4. L'influence des langues d'un bilingue

Nous l'avons vu, se comporter comme des monolingues face au genre grammatical n'est que l'une des approches qu'un bilingue peut avoir. Aneta Pavlenko et Scott Jarvis ont montré que les langues des bilingues s'influencent parfois entre elles. Lemhöfer et *al.* ont mené en 2008, une étude sur des bilingues allemand-néerlandais qui montre que les deux répertoires langagiers de ces bilingues s'influencent face au genre. Cette étude comporte deux parties, l'une où il est demandé aux bilingues de comprendre des mots, et l'autre où il leur est demandé de produire des mots. Les résultats de cette étude montrent que les phrases où le genre d'un mot en néerlandais est le même en allemand sont plus facilement et plus rapidement comprises. Cela implique donc que le répertoire linguistique des deux langues est activé lors de la compréhension ou la production linguistique d'un bilingue. Cela pourrait expliquer pourquoi les enfants bilingues laissent parfois échapper un mot de leur L2 lorsqu'ils s'expriment dans leur L1. Le répertoire linguistique étant activé, les mots et le vocabulaire des deux langues sont disponibles. Les chercheurs démontrent ici que, parce que les deux répertoires linguistiques sont activés, la L2 des bilingues est influencée par la L1 lors de leur production et leur compréhension linguistique. Ils avancent l'hypothèse que

ce phénomène est surtout présent lorsque le bilingue n'est pas sûr du genre d'un mot en L2. Si le bilingue est incertain, il va naturellement s'appuyer sur sa L1. Cependant les chercheurs montrent également dans cette étude que les noms qui n'ont pas le même genre en L2 et en L1 sont moins facilement compris. L'activation des deux répertoires linguistiques permet donc une influence des langues entre elles, lorsqu'il manque une information en L2 au bilingue, celui-ci va naturellement la chercher en L1 (Lemhöfer, Spalek, & Schriefers, 2008).

Spinelli et *al.* mènent, à leur tour, en 2008 une étude qui apporte des arguments en faveur de la théorie de Lemhöfer et *al.* que nous venons de mentionner. Les chercheurs se penchent ici sur des bilingues espagnol-français. Deux mots sont présentés aux participants, l'un dans leur L1 et l'autre dans leur L2. Les participants devaient ensuite décider si les deux mots avaient le même genre grammatical dans les deux langues et s'ils étaient féminins ou masculins. Les résultats de l'étude montrent de nouveau que la compréhension ou la production d'un mot est facilitée lorsque le genre de ce mot est le même dans les deux langues du bilingue. Mais Spinelli et *al.* argumentent également que la L2 va aussi avoir une influence sur la L1 : « ... when a bilingual reader processes a word in L1, the word's translation and the grammatical gender thereof are automatically activated in L2, even if the word is presented in the reader's dominant language. » (Spinelli, Kandel, & Soler, 2008, p.10). Nous nous demandons dans ce chapitre si un bilingue français-espagnol serait influencé par le genre de sa L2, sachant que les deux langues ont un genre grammatical omniprésent. Cette étude démontre que la compréhension d'un bilingue se fera plus facilement lorsque le genre d'un mot coïncide dans ses deux langues. La L2 et la L1 vont donc s'influencer l'une l'autre. Deux langues qui ont une attitude face au genre grammatical similaire vont tout de même s'influencer. Nous pouvons comprendre que cela est dû à l'activation simultanée des deux répertoires linguistiques, ou plutôt, comme l'expliquait François Grosjean, à la présence d'un seul et même répertoire linguistique contenant les deux langues.

Il n'existe pas, à notre connaissance, de recherche portant sur le genre et démontrant la convergence totale des deux langues. Les études mentionnées auparavant démontrent cependant que les langues d'un bilingue s'influencent entre elles. Cela implique donc que les répertoires linguistiques des deux langues sont activés en même temps lorsque le bilingue parle. Il se peut donc que les répertoires linguistiques convergent, cela n'a cependant pas été démontré.

Nous avons donc vu dans ce chapitre que le comportement langagier des bilingues diffère en fonction, entre autres, des langues, de l'environnement, de l'âge d'apprentissage des langues. Autant de facteurs qui nous portent à croire que le répertoire et le comportement linguistique d'un bilingue sont uniques et ne peuvent être prédits. Certaines réponses ont pourtant été apportées, démontrant que les langues d'un bilingue s'influencent entre elles ou alors qu'un bilingue peut compartimenter ses deux langues et le comportement linguistique qui leur est associée, afin de se comporter comme un monolingue. Si les compétences et les attitudes linguistiques d'un bilingue ont été maintes fois étudiées, ce chapitre nous montre que chaque bilingue est unique. L'étude du bilinguisme doit donc se faire à propos de phénomènes précis observés au sein de celui-ci. Nous nous pencherons dans notre recherche sur le comportement linguistique des bilingues français-anglais face au genre grammatical. Les résultats de cette recherche nous montreront si les bilingues s'appuient sur le genre grammatical ou le stéréotype pour déterminer leur comportement linguistique face au genre. Nous devrions également comprendre dans quelle mesure les deux langues des bilingues s'influencent l'une l'autre ainsi que l'influence que la langue a sur la pensée du bilingue. Cependant, comme nous l'avons vu dans ce chapitre, les résultats que nous obtiendrons ne seront certainement applicables qu'à un certain groupe de bilingues, parlant deux langues précises.

IV. Méthodologie

4.1. Méthodologie des études précédentes

Nous avons mentionné dans le second chapitre, l'étude d'Oakhill et *al.* réalisée en 2005. Cette étude faite auprès d'étudiants anglophones monolingues démontre que ceux-ci s'appuient sur le stéréotype d'un métier pour en déterminer son genre. Nous nous appuyerons ici sur la méthodologie utilisée dans cette recherche. Comme nous l'avons déjà expliqué, dans l'étude d'Oakhill et *al.* seize étudiants monolingues anglais se sont portés volontaires pour participer à cette étude linguistique. Les étudiants font tous leurs études à Sussex University, et ils sont payés £3 pour participer à l'étude. Celle-ci se déroule de la façon suivante : sur un ordinateur, deux mots leur sont présentés, l'un est une occupation, un travail, l'autre un lien de parenté. Les étudiants doivent ensuite dire si la paire de mots est plausible. Pour cette recherche, 36 mots¹ d'occupations sont donnés, tels que « *judge* » (« juge ») ou bien « *florist* » (« fleuriste ») et six mots² de lien de parenté tels que « *sister* » (« sœur ») ou encore « *uncle* » (« oncle »). Les mots sont ensuite assemblés pour créer trois listes de paires : conforme, non-conforme et neutre. Pour les paires conformes, le genre du lien de parenté correspond au stéréotype du travail, par exemple :

(x) Judge – uncle

Juge – oncle

Exemple 1

Pour les paires non-conformes, le lien de parenté ne correspond pas au stéréotype du travail. Par exemple,

(x) Nanny – father

Nourrice – père

Exemple 2

Pour les paires neutres, le travail n'a pas spécialement de stéréotype. Par exemple :

¹ Voir Annexe 1 pour la liste de mots complète.

² Voir Annexe 2 pour la liste de mots complète.

(x) Student – mother

Etudiant – mère

Exemple 3

En tout trois listes de 72 paires sont donc créées, soit 216 paires au total. 322 « distracteurs » sont également ajoutés à ces listes³. Les distracteurs sont des noms de métiers comprenant une marque de genre grammatical, tels que « *fisherman* » (« pêcheur ») ou « *landlady* » (« propriétaire »). Ces mots se réfèrent forcément à un homme ou une femme. Les paires créées avec ceux-ci doivent donc engendrer une réponse « oui » ou « non » sans hésitation de la part des participants. Ainsi des paires telles que « *landlady – brother* » (« propriétaire – frère ») doivent engendrer une réponse négative car la paire n'est pas grammaticalement correcte. Au contraire la paire « *landlady – aunt* » devra engendrer une réponse positive puisque grammaticalement correcte.

Les noms de métiers dans l'étude d'Oakhill et *al.* sont sélectionnés à partir d'une autre étude menée en 1996 par Carreira et *al.* (Carreiras et *al.*, 1996).

Nous nous sommes donc appuyés sur cette méthodologie afin de mener à bien notre recherche. Nous en avons cependant modifié certains aspects, afin de l'adapter à nos besoins et à nos moyens.

4.2. Une tâche visuelle et cognitive

Nous avons créé notre stimulus sur Excel, grâce à des macros. Nous avons donc créé trois versions de celle-ci, l'une en anglais, l'une en français ainsi qu'une version d'entraînement. La version anglaise s'appuie en grande partie sur l'étude menée par Oakhill et *al.* en 2005 que nous venons de mentionner. Nous avons, en effet, sélectionné six occupations dans chaque liste de cette étude. Nous avons donc 18 occupations réparties en trois listes : stéréotype masculin, stéréotype féminin et neutre⁴ (soit pas ou peu de stéréotype). Ainsi, une occupation stéréotypée masculine pouvait être par exemple : « *judge* » (soit « juge »). Une occupation stéréotypée féminine pouvait être par exemple :

³ Nous n'avons pas pu nous procurer la liste de ces 322 mots.

⁴ Voir Annexe 3 pour la liste de mots complète.

« *florist* » (soit « fleuriste »). Enfin une occupation neutre pouvait être par exemple : « *artist* » (soit « artiste »).

La liste des distracteurs utilisés dans l'étude d'Oakhill et *al.* n'étant pas disponible, nous avons ajouté vingt mots dont le genre n'est pas ambigu (par exemple : « *waitress* » soit « serveuse »)⁵. Les participants peuvent donc dire si la paire de mots est plausible ou non sans hésitation.

Pour la version française, nous avons créé nous-mêmes les trois listes de mots afin d'obtenir au total 18 mots représentant des occupations ou travail⁶, comme par exemple « juge » ou encore « aide à domicile ». Là encore, les listes de mots sont divisées en trois : stéréotype masculin, stéréotype féminin et neutre. Une occupation stéréotypée masculine pouvait être par exemple : « juge ». Une occupation stéréotypée féminine pouvait être par exemple : « styliste ». Enfin une occupation neutre pouvait être par exemple : « pianiste ».

Nous avons également ajouté vingt mots dont le genre n'est pas ambigu⁷, soit des distracteurs, tels que « pompier » ou encore « actrice ». Les paires comprenant ces mots doivent engendrer une réponse positive ou négative sans hésitation de la part des participants.

Nous avons sélectionné les 18 mots français afin qu'ils correspondent aux stéréotypes français des occupations, sans pour autant être marqué grammaticalement en genre. Les mots français ne sont donc pas la traduction littérale des mots anglais. Au total, 228 paires sont créées en français et en anglais, les participants voient donc 456 paires de mots en tout. Les paires, en français, peuvent être par exemple :

- (x) Cadre – père
- (x) Styliste – sœur
- (x) Responsable – mère

Exemple 4

Les paires, en anglais, peuvent être par exemple :

⁵ Voir Annexe 4 pour la liste de mots complète.

⁶ Voir Annexe 5 pour les listes de mots complètes.

⁷ Voir Annexe 6 pour la liste de mots complète.

- (x) Carpenter – uncle
Charpentier – oncle
- (x) Nanny – mother
Nourrice – mère
- (x) Student – sister
Etudiant – sœur

Exemple 5

Nous avons également créé une version d’entraînement, uniquement en français, en sélectionnant trois noms de métiers qui ne font pas partie du vrai stimulus. Les métiers sont ensuite mis en paire avec trois liens de parenté qui seront, eux, utilisés dans le vrai stimulus. Les trois noms de métiers sont : électricien, caissier et documentaliste. Les trois liens de parenté sont : frère, oncle et mère. Comme nous pouvons le remarquer, deux de ces noms de métiers sont marqués en genre grammaticalement tandis que le troisième peut être associé aux hommes comme aux femmes. Le tableau ci-dessous récapitule les paires possibles dans la version d’entraînement du stimulus.

Oncle – caissier	Oncle – électricien	Oncle - Documentaliste
Mère – caissier	Mère – électricien	Mère – Documentaliste
Frère – caissier	Frère – électricien	Frère – Documentaliste

Figure 2 - Toutes les paires possibles dans la version d’entraînement du stimulus.

Lors de l’étude, deux mots apparaissent donc sur l’écran, l’un représentant le lien de parenté, l’autre représentant l’occupation. Le fond de l’écran est gris et les deux mots sont écrits en noir sur fond bleu. Un bouton « Oui » et un bouton « Non » sont présents sous les mots (Voir figure 3). Le mot représentant le lien de parenté apparaît toujours à gauche de l’écran.

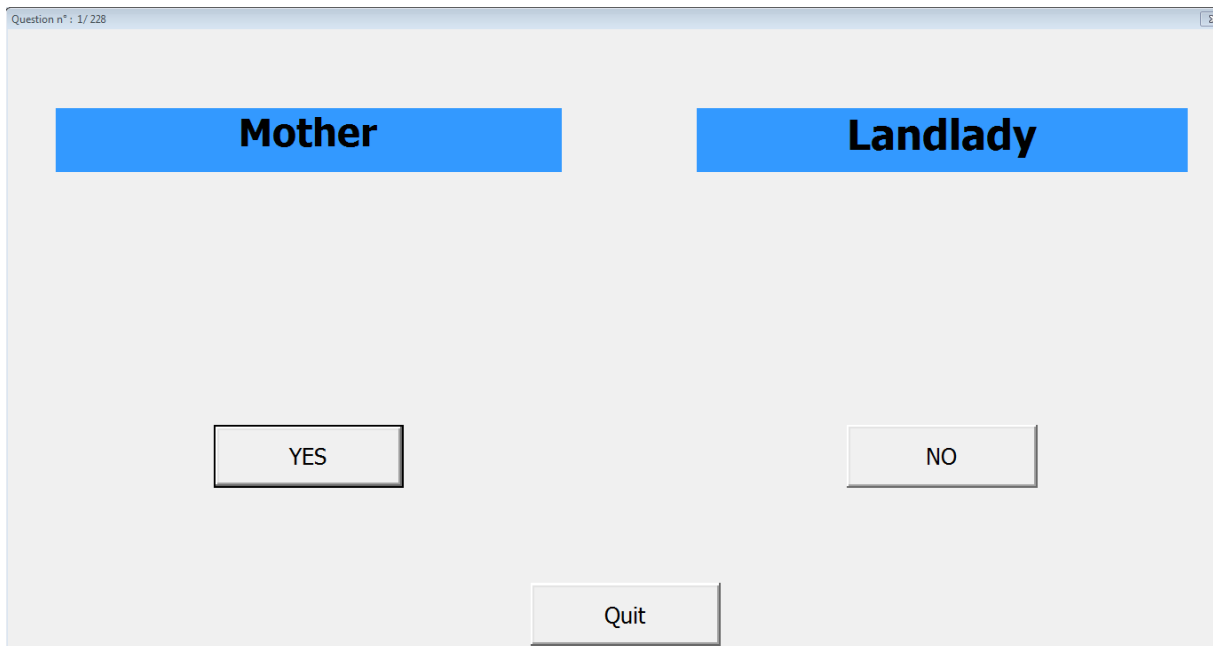


Figure 3 - Exemple de paire ambigu dans la version d'entraînement

Les mots restent à l'écran jusqu'à ce que le participant clique sur « oui » ou « non ». Excel calcule le temps de réponse à la milliseconde à partir du moment où l'étude commence et donne tous les résultats lorsque celle-ci est finie. Le temps de réponse est affiché à côté des réponses oui/non (Voir figure 3).

	A	B	C	D
1	droite	gauche	réponse	temps (en milliseconde)
2	Mere	Policier	N	4555
3	Mere	Fermier	N	5912
4	Oncle	Cineaste	Y	7644
5	Soeur	Pharmacienne	Y	8752
6	Pere	Secretaire	N	14321
7	Soeur	Geographe	Y	16848
8	Pere	Pompier	Y	18439
9	Pere	Cineaste	Y	19890
10	Frere	Institutrice	N	21965
11	Tante	Directeur	N	23275
12	Mere	Juge	Y	25506
13	Pere	Ebeniste	Y	26785
14	Tante	Juge	Y	28111
15	Oncle	Infirmière	N	29625
16	Mere	Coiffeuse	Y	31341
17	Soeur	Diététicienne	Y	32448
18	Tante	Policier	N	33961
19	Soeur	Poissonnière	Y	35412
20	Frere	Aide a domicile	Y	37674
21	Pere	Chanteur	Y	39281
22	Pere	Institutrice	N	41590
23	Tante	Styliste	Y	43088
24	Soeur	Vedette	Y	44226
25	Soeur	Policier	N	46426

Figure 4 – Exemple de résultats comprenant le temps de réponse des participants

L'apparition des mots sur l'écran est faite au hasard, mais les mots réapparaissent dans l'étude jusqu'à ce que toutes les paires possibles soient apparues. Les participants cliquent sur « oui » ou « non » grâce à une souris attachée à l'ordinateur.

4.2. Procédure de recueil des données

Dix individus se sont portés volontaires pour participer à l'étude, et ils n'ont pas été payés pour celle-ci. La recherche de participants mentionnait seulement que l'étude souhaitait explorer dans quelle mesure le genre grammatical influence la perception du genre mental chez les bilingues anglais-français. Aucune autre information quand à la

finalité de la recherche n'est donnée aux participants avant l'étude, afin de ne pas influencer leurs réponses et leur raisonnement.

Les participants sont installés dans une salle isolée et silencieuse. Un questionnaire leur est remis afin de collecter des données socio-biographiques aidant à l'analyse des résultats⁸. Une fois le questionnaire rempli la procédure leur est expliquée avec l'aide d'une version d'entraînement. Il est demandé aux participants de décider si les deux mots qui apparaissent à l'écran peuvent aller ensemble dans une phrase, en relation l'un avec l'autre. Par exemple : « mon oncle est caissier ». La version d'entraînement est ensuite complétée par le participant avec notre aide. La version d'entraînement comprend trois liens de parenté et trois occupations, soit neuf paires. Comme nous l'avons mentionnée, deux occupations doivent donner une réponse claire négative ou positive sans doute de la part du participant, la troisième est plus ambiguë et incite le participant à répondre en fonction de ce qui leur semble juste, comme nous pouvons le voir dans la figure 4.

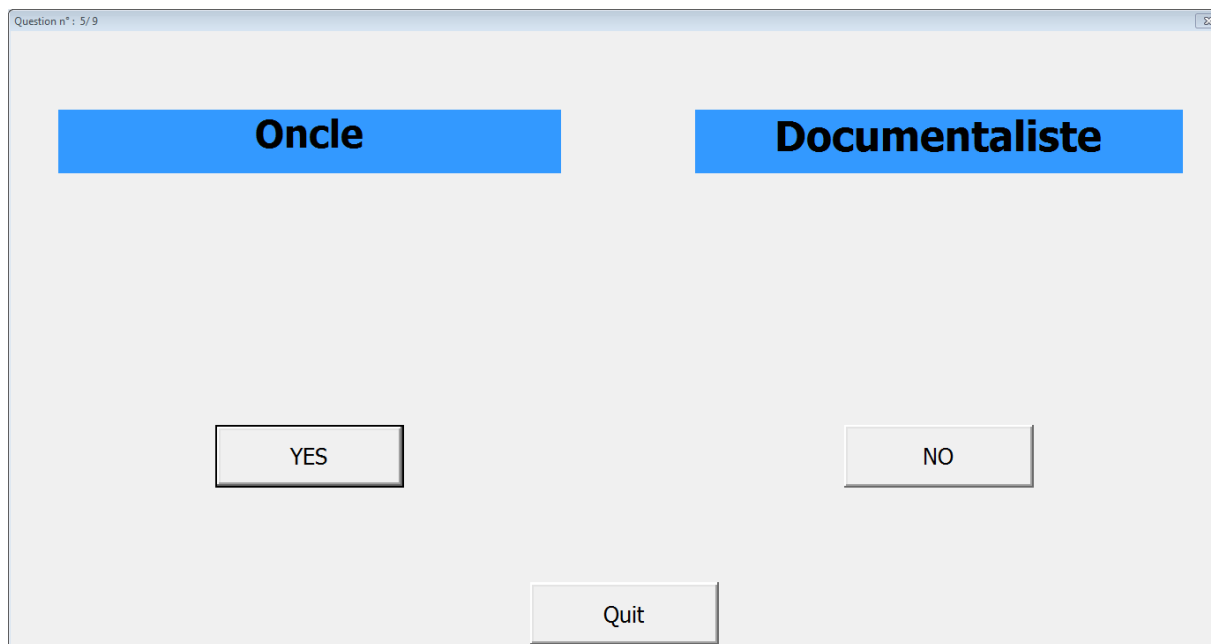


Figure 5 - Exemple de paire ambiguë dans la version d'entraînement

Une fois la version d'entraînement complétée, les participants sont informés que l'étude se fait en deux parties, en anglais d'abord puis en français. La version anglaise est

⁸ Voir Annexe 7.

lancée une fois que la chercheuse a répondu aux éventuelles questions des participants. Une fois celle-ci complétée, la version française est lancée. Les paires restent affichées jusqu'à ce que les participants aient choisis une réponse positive ou négative. Cela implique que la longueur de l'étude varie en fonction de chaque participant.

4.3. Les participants

Nous avons mentionné plus haut que dix participants se sont portés volontaires pour participer à l'étude, nous devons préciser ici qu'en réalité onze personnes ont participé à l'étude. L'une de ces participations a été retirée de cette recherche car elle était la seule dont la langue maternelle n'était pas le français. Dans un souci d'uniformisation du profil des participants, et afin de pouvoir obtenir des résultats correspondant à une certaine communauté, nous avons décidé de ne pas tenir compte de ses résultats. Nous présenterons donc maintenant le profil des dix autres participants. Ce profil a pu être dressé grâce à un questionnaire donné aux participants avant l'étude. Celui-ci nous a permis de connaître l'âge, l'occupation, la langue maternelle, la nationalité des participants mais également des informations plus spécifiques quand à leur maîtrise et à leur utilisation de leurs deux langues, l'anglais et le français.

Tous les participants ont entre 18 et 28 ans avec une moyenne d'âge de 23 ans et demi environ. Comme nous l'avons mentionné, tous ont pour langue maternelle le français. Tous ont également la nationalité française et sont en Angleterre depuis en moyenne un an et demi. Les participants parlent tous français en famille et anglais au travail, dans la vie de tous les jours. Ils sont donc tous considérés comme des bilingues tardifs. Les participants attestent eux-mêmes de leur niveau d'anglais avant le test. L'étude d'Oakhill et *al.* sur laquelle nous nous appuyons mentionne que ses participants sont également divisés par leur genre, ils ont en effet 8 hommes et 8 femmes. Nous avons tenu à reproduire cette parité, cependant plus de femmes se sont portées volontaires que d'hommes. Nous avons donc obtenu un groupe de participants se composant de 6 femmes et 4 hommes. Les participants ont choisis de venir en Angleterre pour travailler ou étudier et ils mentionnent souvent qu'à force de parler anglais, ils « oublient parfois » leur langue maternelle, le français. Nous avons également demandé aux participants s'ils lisaient en anglais et tous ont répondu lire au moins pour le travail ou les études dans leur seconde langue.

Nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent, il existe une différence entre les bilingues précoces, qui apprennent les deux langues lors de leur enfance, et les bilingues tardifs, qui apprennent une seconde langue plus tard dans leur vie. Il nous semble ici important de noter que tous les participants sont des bilingues tardifs et qu'ils ont donc appris l'anglais tardivement. Guillelmon et Grosjean ont démontré, dans leur étude en 2001, que les bilingues tardifs ne sont pas influencés par leur seconde langue de la même manière que les bilingues précoces. Nous garderons cette observation en tête lors de l'analyse des résultats afin de voir si notre étude peut corroborer ces résultats, ou au contraire, les infirmer. Cependant de par la nature aujourd'hui universelle de l'anglais, tous nos participants ont commencé à apprendre cette langue à l'école, dans leur enfance. Pourquoi alors, dire qu'ils sont bilingues tardifs ? Nous considérons ici l'âge auquel les participants ont commencé à utiliser cette seconde langue couramment, dans la vie de tous les jours.

4.4. Procédure d'analyse

Là encore, notre procédure d'analyse s'appuie fortement sur celle de l'étude d'Oakhil et *al.* menée en 2005. Notre analyse se divise donc en deux parties, nous nous pencherons d'abord sur le taux de réponses positives données lors de l'étude, puis nous analyserons le temps de réponse des participants. Il faut cependant préciser que si l'étude originale s'appuie sur ANOVA pour analyser les résultats, nous n'en ferons pas de même. Notre calcul des résultats se fera avec de simples calculs de pourcentage et de temps de réponse moyen, sans utiliser le test statistique ANOVA.

Deux facteurs influencent ici les résultats de l'étude : le stéréotype de genre du métier, et le genre du lien de parenté. Nous analyserons donc chaque facteur et son influence sur les résultats en fonction des réponses « oui » ou « non » et du temps de réponse. Il faut également noter ici que notre étude se compose de deux parties, l'une française et l'autre anglaise. Chaque partie sera analysée comme une étude entière puis comparée l'une à l'autre. Nous commencerons par la version anglaise puis analyserons la version française.

Notre première partie d'analyse se penche donc sur les réponses positives et négatives des participants. Nous analyserons les réponses en général avant de nous pencher sur les différences de réponse face aux paires masculines et féminines. Nous analyserons également les réponses positives et négatives des participants face aux paires comprenant des distracteurs.

Notre seconde partie d'analyse se penche ensuite sur le temps de réponse des participants. Nous suivrons la même procédure, nous analyserons d'abord le temps de réponse en général, puis le temps de réponse face aux paires féminines et masculines. Et enfin, nous nous pencherons sur le temps de réponse face aux paires comprenant des distracteurs.

Enfin notre troisième partie d'analyse interprète les résultats obtenus et compare ceux-ci avec les résultats des études que nous avons mentionné dans les chapitres théoriques.

Partie 2

-

Les résultats de la recherche

Chapitre I. Les réponses des participants

Dans ce chapitre nous analyseront les réponses des participants aux paires de mots présentés à l'écran. Nous tenterons donc de vérifier notre hypothèse, à savoir, l'idée que lorsque les participants bilingues sont face aux stimuli présentés en anglais, ils se comportent comme les anglophones et choisissent les réponses en s'appuyant sur le stéréotype du métier. En revanche, face aux stimuli français, nous nous attendons à ce qu'ils se basent sur le genre grammatical du mot afin de déterminer la plausibilité de la paire.

Notre analyse s'organise de la manière suivante. Nous présenterons les résultats obtenus face à la version anglaise, puis ceux de la version française et enfin les résultats obtenus face aux distracteurs. Enfin, nous comparerons les résultats entre eux. L'interprétation et la discussion de ces résultats ce fera dans le dernier chapitre de cette deuxième partie.

1.1. Résultats de la version anglaise du stimulus

Comme nous l'avons expliqué dans le chapitre méthodologique, les paires se divisent en trois groupes : conformes, non-conformes et neutres. Dans la version anglaise de notre étude, les participants ont donné 36 réponses positives pour les paires conformes soit le maximum possible. Ainsi des paires telles que « *pilot – brother* » (« pilote – frère ») ou bien « *florist – mother* » (« fleuriste – mère ») ont toujours été considérées comme plausibles. Pour les paires non-conformes 29 réponses positives ont été données en moyenne sur les 36 possibles, (soit 80%) notamment face à des paires telles que « *judge – mother* » (« juge – mère ») ou bien « *telephonist – brother* ». Enfin pour les paires neutres telles que « *student – sister* » (« étudiant – sœur »), presque 35 réponses positives ont été données en moyenne sur les 36 possibles (soit 96%). Les participants ont donc donné un nombre de réponses positives élevé y compris face aux paires non-conformes et neutres. Nous remarquons cependant l'écart entre le nombre de réponses positives données aux

paires conformes et neutres, et le nombre de réponses positives données aux paires non-conformes.

Nous allons maintenant analyser plus en détails leurs réponses. Un des critères important pour notre étude est le genre des mots en question. Dans les paires conformes, le fait que le genre soit masculin ou féminin n'a pas d'importance sur les résultats. Nous avons obtenu la totalité des réponses positives pour les paires de type : « *pilot – brother* » (« pilote – frère ») relevant du masculin, ainsi que pour les paires comme « *florsit – aunt* » (« fleuriste – tante ») relevant du féminin. Les représentations du stéréotype du genre masculin et féminin semblent donc être bien présentes chez les locuteurs bilingues.

En ce qui concerne les paires non-conformes, les participants ont donné plus de réponses positives face aux paires féminines que masculines. Ainsi pour les paires non-conformes féminines telles que « *butcher – sister* » (« Boucher – sœur ») 15 réponses positives ont été données en moyenne sur les 18 possibles. Trois paires en moyenne ont donc été considéré comme non plausibles par les participants. Par exemple, les paires féminines comprenant le métier de « *firefighter* » (« pompier ») telles que « *firefighter – sister* » (« pompier – sœur ») engendrent une réponse négative chez une grande partie des participants. Pour les paires non-conformes masculines telles que « *florist – brother* » (« fleuriste – frère ») seulement 14 réponses positives sont données en moyenne sur les 18 possibles. Il faut noter ici que les participants qui donnent moins de réponses positives aux paires féminines, vont également donner moins de réponses positives aux paires masculines. Les associations de certains métiers avec le genre masculin n'ont donc pas semblé possibles à certains participants. Par exemple les paires masculines comprenant les métiers « *nanny* » (« nourrice ») et « *prostitute* » (« prostituée ») ont généralement engendrées des réponses négatives.

Pour les paires neutres masculines telles que « *artist – father* » (« artiste – père »), 18 réponses positives ont été données, soit le maximum attendu. Cependant pour les paires neutres féminines telles que « *artist – mother* » (« artiste – mère ») seulement 16,6 réponses positives ont été données sur les 18 possibles. Par exemple les paires féminines contenant le métier « *clerk* » (« vendeur ») sont considérées comme non plausibles par cinq des dix participants.

Nous pouvons donc constater que lorsque les paires sont conformes au genre de la personne et du métier qui lui est associé, les participants bilingues ne se trompent pas et

répondent par une affirmation dans 100% des cas (voir la figure 6 ci-dessous). Le pourcentage des réponses affirmatives est légèrement plus bas lorsque les paires sont neutres (96%) et plus de réponses négatives sont observées lorsque le genre du lien de parenté est féminin. De plus, lorsque les paires sont non-conformes, les réponses positives sont moins nombreuses (80%) et les participants semblent avoir plus de problèmes avec les paires comprenant un lien de parenté masculin. Plus de réponses positives sont données lorsque la paire comprend un lien de parenté féminin. Le tableau ci-dessous récapitule les résultats obtenus dans la version anglaise.

	Condition	Moyenne	%	Lien de parenté masculin	Lien de parenté féminin
Réponses positives obtenues	Conforme	36	100	18	18
	Non-conforme	29	80	13,7	15,3
	Neutre	34,6	96	16,6	18

Figure 6 - Résultats de la version anglaise de l'étude

Nous allons maintenant analyser le comportement de nos participants bilingues face à la version française du test.

1.2. Résultats de la version française du stimulus

Comme dans la version anglaise, dans la version française les participants pouvaient donner 36 réponses positives au maximum pour chaque groupe : conforme, non-conforme et neutre. Pour les paires conformes, les participants ont donné 36 réponses positives, soit le maximum possible. Ces résultats sont donc semblables à ceux de la version anglaise du stimulus. Le genre n'a pas d'impact sur les réponses. Ainsi les paires conformes masculines telles que « cadre-père » ont été jugées autant plausibles que les paires féminines comme « styliste – sœur ».

Pour les paires non-conformes, les participants ont donné presque 35 réponses positives sur les 36 possibles (soit 96%). Pour les paires non-conformes masculines telles que « styliste – père » presque 17 réponses positives ont été données, sur les 18 possibles. Pour les paires non-conformes féminines telles que « cadre – mère » environ 17,5 réponses positives ont été données, sur les 18 possibles. Nous observons donc ici une légère différence entre les résultats de la version française et ceux de la version anglaise. En français, les participants ont tendance à juger plausible plus d'associations de mots.

Enfin pour les paires neutres environ 34 réponses positives ont été données sur les 36 possibles (soit 95%). Pour les paires neutres masculines telles que « pianiste – frère » environ 17,5 réponses positives ont été données sur les 18 possibles. Pour les paires neutres féminines telles que « pianiste – tante » environ 16,5 réponses positives ont été données, sur les 18 possibles. Le tableau ci-dessous récapitule les résultats obtenus dans la version française de l'étude.

	Condition	Moyenne	%	Lien de parenté masculin	Lien de parenté féminin
Réponses positives obtenues	Conforme	36	100	18	18
	Non-conforme	34,6	96	16,9	17,7
	Neutre	34,3	95	17,7	16,6

Figure 7 - Résultats de la version française de l'étude

Nous constatons donc une légère différence dans le comportement des bilingues dans les deux langues. Ils réagissent de la même manière face aux paires conformes, mais les paires non-conformes et neutres sont généralement jugées plus plausibles dans la version française du stimulus. Le graphique ci-dessous illustre cette différence.

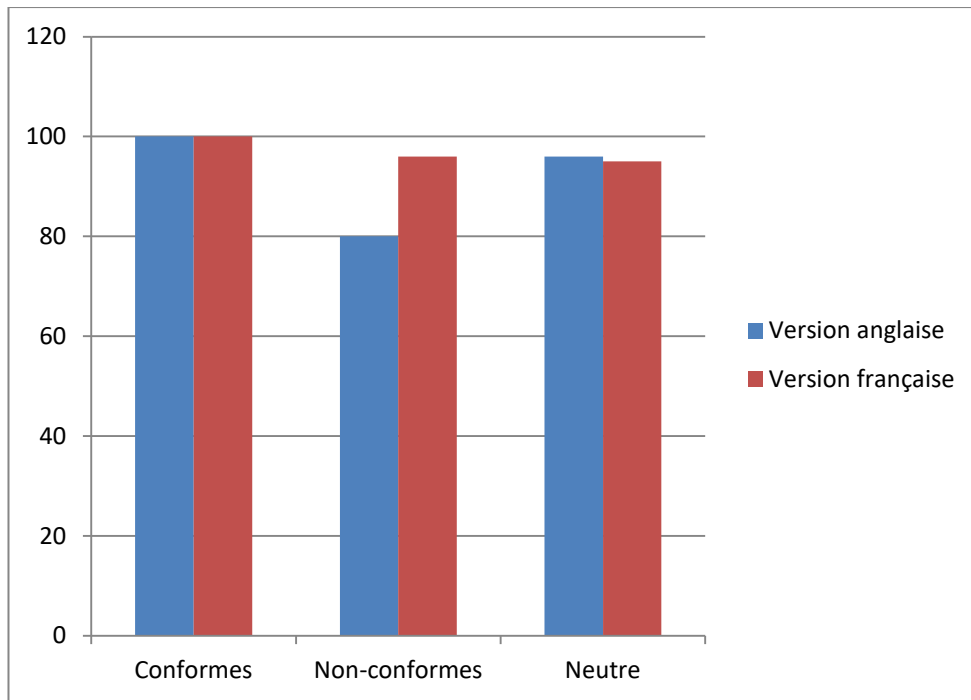


Figure 8 - Différence de réponses positives dans les deux versions du stimulus

Nous allons maintenant interpréter les résultats concernant les distracteurs.

1.3. Les résultats face aux distracteurs

Comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent, l'étude se compose de deux versions, la version française et la version anglaise. À part les catégories conforme, non-conforme et neutre, les listes des paires en deux langues comportent des paires formées avec des distracteurs. Rappelons ici que face à celles-ci les participants doivent pouvoir répondre par « oui » ou « non » sans hésitation. En plus des paires conformes, non-conformes et neutres, nous avons donc proposé à nos participants 60 paires dont les métiers sont marqués grammaticalement par le genre, comme par exemple : « chanteur/chanteuse » en français ou « *businessman/businesswoman* » en anglais (soit « homme d'affaires/femme d'affaires »). Les paires ne sont pas tout le temps correctes, c'est-à-dire que le participant peut faire face à des paires telles que « diététicienne – oncle » en français et « *chairman* –

sister » (« président – sœur ») en anglais⁹. Une réponse négative est attendue face à ces paires.

Dans la version anglaise de notre étude, les participants ont donnés environ 74 réponses positives face aux paires comprenant des distracteurs, soit 14 réponses positives de plus que ce qui était attendu. Par exemple, les participants ont largement répondu positivement à des paires telles que « *headmaster – aunt* », soit « proviseur – tante » ce qui n'est grammaticalement pas correct. La plupart des réponses positives fausses sont données face à des paires comprenant un lien de parenté féminin donc « *mother* », « *aunt* », ou « *sister* » soit « mère », « tante » ou « sœur ». Ainsi si en moyenne 14 réponses fausses sont données, environ 11 sont données en réponses à des paires comprenant un lien de parenté féminin.

Les résultats de la version française de l'étude sont semblables à ceux de la version anglaise. En moyenne les participants ont donné 66 réponses positives, soit 6 de plus que ce qui était attendu. Là encore les réponses positives fausses sont souvent données face à des paires comprenant un lien de parenté féminin telles que « pompier – tante », ce qui est incorrect grammaticalement. Le tableau ci-dessous récapitule les résultats obtenus face aux paires comprenant des distracteurs. Dans les deux versions du test, les associations grammaticalement incorrectes avec un métier marqué au masculin et une femme ont donc été interprétées comme correctes plus souvent que ce qu'on attendait. Le tableau ci-dessous récapitule ces résultats.

	Français	%	Anglais	%
Réponses positives obtenues	65,7	110	73,7	123

Figure 9 - Réponses données face aux distracteurs

⁹ Voir Annexe 2 et 4 pour la liste complète des distracteurs, en anglais, et en français.

Dans les deux versions du test nous remarquons que les participants donnent plus de réponses positives face aux paires féminines comprenant des distracteurs telles que « pompier – tante ». La forme masculine du mot est donc associée à une femme.

1.4. Discussion des résultats concernant les réponses des participants

Comme nous l'avons vu, les résultats des deux versions de notre étude sont semblables. Les paires conformes reçoivent 100% de réponses positives dans la version anglaise comme dans la version française. Les paires neutres et non-conformes reçoivent elles, moins de réponses positives dans les deux versions du test. Nous noterons cependant que pour les paires non-conformes, celles comprenant un lien de parenté féminin engendrent plus de réponses positives que les paires comprenant un lien de parenté masculin. Ainsi des paires telles que « *butcher – sister* » (« boucher – sœur ») obtiennent plus de réponses positives que des paires telles que « *florist – brother* » (« fleuriste – frère »). En revanche, pour les paires neutres, dans la version française et la version anglaise du test les paires masculines reçoivent plus de réponses positives que les paires féminines. Dans les deux versions du stimulus, en moyenne, les participants estiment donc que les femmes peuvent faire plus de métiers que les hommes. Nous remarquons également que les paires neutres et non-conformes obtiennent plus de réponses positives dans la version française que dans la version anglaise. Les participants sont donc plus enclins à répondre positivement en français, et ce, peu importe le stéréotype du métier.

Les résultats face aux paires comprenant des distracteurs viennent appuyer ce que nous avons mentionné dans les deux versions de l'étude. Les participants donnent plus de réponses positives lorsque le lien de parenté compris dans la paire est féminin. Ainsi en anglais, face à des paires telles que « *headmaster – sister* » (« proviseur – sœur »), les participants ont généralement répondu positivement alors que la paire n'est pas grammaticalement possible. En français, les résultats sont similaires, bien que le nombre de réponses positives soit moins élevé. Face à des paires telles que « pompier – tante » de nombreux participants ont répondu positivement, alors que la paire n'est pas grammaticalement possible.

Dans les deux versions de notre étude et dans trois des quatre groupes : paires conformes, paires non-conformes, et paires comprenant un distracteur nous pouvons donc voir un nombre élevé de réponses positives face aux paires comprenant un lien de parenté féminin. Les paires neutres sont les seules qui semblent engendrer plus de réponses positives face aux paires masculines que féminines.

Chapitre II. Le temps de réponse des participants

Dans ce chapitre nous analyserons le temps de réponse des participants aux paires de mots présentés à l'écran. Nous tenterons de confirmer l'hypothèse avancée dans le chapitre précédent, à savoir l'idée que les participants se comportent comme des monolingues anglais face à la version anglaise du stimulus et s'appuient sur le stéréotype du métier pour répondre. Néanmoins face à la version française du stimulus, les participants agissent comme des monolingues français et s'appuient sur le genre grammatical du métier afin de déterminer le genre de l'individu. Nous pourrions voir si le temps de réponse des participants bilingues est similaire, ou non à celui des participants monolingues. Cela nous permettra de comprendre comment les bilingues appréhendent les mots par rapport aux monolingues.

Notre analyse s'organise de la manière suivante. Nous présenterons les résultats obtenus face à la version anglaise, puis ceux de la version française et enfin les résultats obtenus face aux distracteurs. Enfin nous comparerons les résultats des deux versions du stimulus. L'interprétation et la discussion des résultats se fera dans le dernier chapitre de cette deuxième partie.

2.1. Résultats de la version anglaise du stimulus

En ce qui concerne les paires conformes, auxquelles nous avons obtenus 100% de réponses positives, les participants ont mis environ 1,8 seconde pour répondre. Pour les paires non-conformes, auxquelles nous n'avons obtenu que 80% de réponses positives, les participants ont mis deux secondes à répondre. Enfin pour les paires neutres, qui ont engendré 96% de réponses positives, les participants ont de nouveau mis environ 1,7 seconde pour répondre. Le temps de réponse face aux paires conformes et neutres est donc similaire et le nombre de réponses positives face à ces paires est également semblable. Quant aux paires non-conformes, le temps de réponse est légèrement plus long. Le tableau ci-dessous récapitule les temps de réponses obtenus face aux paires des différents groupes : conformes, non-conformes et neutres.

Condition	Nombre moyen de réponses positives	Temps de réponse	%
Conforme	18	1787,18	100
Non-conforme	14,5	2062,285	80
Neutre	17,3	1759,325	96

Figure 10 - Temps de réponse pour les réponses positives de la version anglaise du test

Le genre de la paire est un facteur important dans notre étude. Les participants prennent généralement plus de temps pour répondre face aux paires féminines telles que « *butcher – sister* » (« boucher – sœur »). En effet, ils prennent environ 200 millisecondes de plus pour répondre aux paires féminines conformes et non-conformes. Ainsi, pour les paires non-conformes masculines les participants prennent 1,9 seconde pour répondre contre 2,1 secondes pour les paires féminines. Pour les paires neutres, le temps de réponse est similaire face aux paires féminines et masculines et correspond à 1,7 seconde.

Nous avons récapitulé les résultats obtenus face aux paires féminines et masculines dans la version anglaise dans le tableau ci-dessous.

Condition	Réponses positives face aux paires avec un lien de parenté féminin	Temps de réponse	Réponses positives face aux paires avec un lien de parenté masculin	Temps de réponse
Conforme	18	1890,47	18	1683,89
Non-conforme	15,3	2196,05	13,7	1928,52
Neutre	18	1739,07	16,6	1779,58

Figure 11 - Temps de réponse pour les paires féminines et masculines dans la version anglaise du test

Les participants donnent donc plus de réponses positives face aux paires féminines mais ils prennent également plus de temps pour répondre face à celles-ci. Quant aux réponses négatives données face aux paires féminines, elles prennent également plus de temps que les réponses négatives données face aux paires masculines. Plus de deux secondes pour les réponses négatives données face aux paires féminines, contre 1,5 seconde pour les paires masculines. Les paires féminines comprenant le mot « *clerk* » ont engendré le plus de réponses négatives, comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent. Il faut noter ici que celles-ci ont été données après environ 2 secondes. En revanche, pour les paires masculines qui ont engendré le plus de réponses négatives telles que « *nanny* » et « *prostitute* » les réponses sont données après seulement 1,5 seconde.

2.2. Résultats de la version française du stimulus

Les réponses positives face aux paires conformes et neutres sont données après environ 1,8 seconde. Les réponses positives face aux paires non-conformes sont elles, données après environ 1,7 seconde. Le tableau ci-dessous résume les temps de réponse obtenus pour les réponses positives dans la version française du test.

Condition	Nombre moyen de réponses positives	Temps de réponse	%
Conforme	18	1773,78	100
Non-conforme	17,3	1724,15	96
Neutre	17,15	1879,29	95

Figure 12 - Temps de réponse pour les réponses positives de la version française du test

Nous avons mentionné dans le chapitre précédent que les participants donnent plus de réponses positives dans la version française du test, et ce peu importe le groupe : conforme, non-conforme ou neutre. Nous avons également mentionné que les paires conformes et non-conformes féminines reçoivent plus de réponses positives que les paires conformes et non-conformes masculines. Le temps de réponse face à ces paires est également plus court que pour les paires masculines. Les participants prennent environ 1,5 secondes pour répondre positivement aux paires féminines contre 1,8 pour les paires masculines.

Le tableau ci-dessous récapitule les temps de réponses obtenus face aux paires féminines et masculines dans la version française du test.

Condition	Réponses positives face aux paires avec un lien de parenté féminin	Temps de réponse	Réponses positives face aux paires avec un lien de parenté masculin	Temps de réponse
Conforme	18	1630,4	18	1776,36
Non-conforme	17,7	1547,59	16,9	1900,71
Neutre	16,6	1621,27	17,7	1996,14

Figure 13 - Temps de réponse pour les paires féminines et masculines dans la version française du test

Les paires non-conformes masculines comprenant le métier « aide à domicile » engendrent par exemple un temps de réponse de plus de 2 secondes chez la plupart des participants. En outre nous avons vu que les participants donnent plus de réponses positives aux paires neutres masculines que féminines. Le temps de réponse est cependant plus élevé pour ces réponses positives : 2 secondes contre 1,6 seconde face aux paires féminines qui reçoivent pourtant moins de réponses positives. Pour les paires neutres comprenant un lien de parenté masculin et le métier de « sage-femme » la plupart des participants ont pris plus de 3 secondes pour répondre positivement. Plusieurs participants prennent même plus de 8 secondes avant de répondre. Les participants répondent donc plus rapidement face aux paires féminines que masculines dans la version française, et ce peu importe le groupe : conforme, non-conforme ou neutre.

2.3. Résultats face aux distracteurs

Dans la version anglaise du test, le temps de réponse face aux distracteurs est plus élevé que celui observé face aux paires conformes et neutres. Les participants prennent en effet 1,9 seconde pour répondre, ce qui est proche du temps de réponse obtenu face aux paires non-conformes. Les participants prennent donc autant de temps pour répondre à une paire qui n'est pas grammaticalement correcte comme « *mailman – mother* » (« facteur – mère ») que pour répondre à une paire telle que « *butcher – sister* » (« boucher – sœur »).

Dans la version française du stimulus les participants ont mis à peu près le même temps pour répondre à des paires comprenant des distracteurs et des paires conformes, non-conformes ou neutres. Le temps de réponse face aux distracteurs est de 1,7 dans la version française. Comme nous l'avons mentionné, les participants ont donné trop de réponses positives. Le temps de réponse de ces réponses fausses varie selon la paire concernée. Certaines réponses fausses sont données après seulement 1,5 seconde face à des paires telles que « directeur – tante », alors que d'autres paires fausses engendrent des temps de réponses beaucoup plus élevés. Par exemple, le temps de réponse face à des paires contenant le mot « pompier » ou « bucheron » associé à un lien de parenté féminin varie entre 2 et 6 secondes.

Le tableau ci-dessous récapitule les résultats obtenus face aux paires comprenant des distracteurs dans les deux versions du test.

	Français	%	Anglais	%
Réponses positives obtenues	65,7	110	73,7	123
Temps de réponse	1718,31		1946,38	

Figure 14 - Temps de réponse face aux paires comprenant des distracteurs dans la version française et anglaise du test

1.4. Discussion des résultats concernant le temps de réponse des participants

Comme nous l'avons vu, le temps de réponse des participants est semblable dans les deux versions du stimulus. Les participants mettent environ 1,8 seconde pour donner leur réponse dans les deux versions du test, et ce peu importe le groupe de paires : conformes, non-conformes ou neutres. Seules les paires non-conformes dans la version anglaise du test entraînent un temps de réponse plus long, les participants prennent 2 secondes pour répondre à ces paires. Toujours dans la version anglaise du test, les participants prennent globalement moins de temps pour répondre face aux paires masculines, donc comprenant un lien de parenté masculin. Par exemple, ils répondent plus vite à la paire « *novelist – brother* » (« romancier – frère ») qu'à la paire « *novelist – sister* » (« romancier – sœur »). En revanche, pour la version française, c'est le contraire. Les participants prennent moins de temps pour répondre face aux paires féminines, et ce peu importe le groupe : conformes, non conformes ou neutres. Nous notons ici que les réponses les plus rapides sont données face aux paires non-conformes féminines dans la version française du test.

Le temps de réponse face aux paires comprenant des distracteurs vient ici appuyer ce que nous venons de voir. C'est-à-dire que les participants répondent plus rapidement dans la version française du test. Les réponses sont en effet, données après 1,7 seconde en moyenne dans la version française contre 1,9 seconde en moyenne dans la version anglaise. Les participants mettent donc 200 millisecondes de plus pour répondre aux paires de

distracteurs dans la version anglaise que dans la version française. Ils donnent cependant plus de réponses positives dans la version anglaise que dans la version française.

Nous retiendrons donc qu'il existe une différence dans le temps de réponse des participants face aux deux versions du test, les réponses sont données plus rapidement dans la version française. Plus précisément, les réponses sont données plus rapidement face aux paires féminines dans la version française du test. Dans la version anglaise du test, les participants prennent généralement plus de temps pour répondre, cependant ils répondent plus rapidement face aux paires masculines.

Nous allons à présent analyser les résultats que nous avons présentés dans les deux premiers chapitres de cette partie analyse.

Chapitre III. Discussion des résultats

Rappelons que l'objectif de notre recherche est de voir dans quelle mesure le genre grammatical influence la représentation du genre mental chez les bilingues français-anglais. Au début de notre travail nous avons avancé l'hypothèse suivante : les bilingues n'ont pas la même représentation du genre mental que les monolingues et cela est influencé par les langues qu'ils parlent. Nous allons à présent dans ce dernier chapitre proposer une interprétation des résultats obtenus grâce à notre stimulus. Cela nous permettra de confirmer ou d'infirmer notre hypothèse de départ mais également d'apporter des réponses au questionnement qui a engendré ce travail de recherche.

3.1. Interprétation des résultats

L'étude que nous avons menée auprès des participants bilingues nous a permis d'obtenir plusieurs résultats. Nous avons divisé ces résultats en trois groupes : le biais féminin, l'influence du stéréotype et enfin l'influence externe.

3.1.1. Le biais féminin

Dans un premier temps, nous avons remarqué que les participants présentent un biais féminin lors de la réalisation de la version française et anglaise de notre test. En effet, plus de réponses positives sont données face aux paires féminines dans les deux versions du stimulus. Dans la version anglaise du test, des paires telles que « *butcher – sister* » (soit « boucher – sœur ») sont plus facilement jugées plausibles que les paires masculines comme « *florist – brother* » (soit « fleuriste – frère ») par les participants bilingues. De même, dans la version française, des paires telles que « pianiste – tante » sont plus facilement jugées plausibles que les paires masculines comme « juré – oncle » par les participants.

Nous avons également remarqué que les participants répondent plus rapidement aux paires féminines dans la version française du test. Les réponses positives face aux paires féminines sont données après 1,8 seconde en moyenne alors que les réponses positives face aux paires masculines sont, elles, données après 1,9 seconde en moyenne. Les participants semblent donc analyser les paires féminines légèrement plus rapidement que les paires masculines, et ce peu importe que la paire soit : conforme, non-conforme ou neutre. Nous noterons cependant que la différence de temps de réponse n'est que d'une seconde.

Nous avons avancé l'hypothèse suivante : les participants associent la forme masculine d'un métier aux femmes à cause du masculin générique présent dans la langue française. En effet, dans la vie courante il est normal de dire « Ma mère est professeur » ou encore « Ma sœur est pompier ». La forme masculine du métier devient donc la seule et unique forme qui existe. Ce phénomène n'est pourtant pas au détriment des femmes, puisque comme nous pouvons le voir avec nos résultats, les participants estiment que les femmes peuvent faire plus de métiers que les hommes. Or ces résultats contredisent ceux de l'étude menée par Gyga et *al.* que nous avons mentionnée dans le second chapitre. En effet, celle-ci démontrait que les participants monolingues francophones donnaient plus de réponses positives face aux paires masculines, le générique masculin présent dans la langue française créant un biais masculin (Gyga et *al.*, 2008). Les participants à notre étude ne se comportent donc pas de la même façon que les participants monolingues francophones de l'étude menée en 2008. Cela peut être dû aux dix années d'écart entre les études, ou encore à la différence de stimuli. Or nous pouvons avancer une autre hypothèse. En effet les participants sont des bilingues tardifs, il est donc probable que leur connaissance de l'anglais ne soit pas exhaustive. Dans la version française, le masculin générique influence le nombre de réponses positives face aux paires féminines. Ce phénomène est reproduit face à la version anglaise mais nous pouvons également avancer que le nombre de réponses positives face aux paires féminines est encore plus élevé parce que les participants ne connaissent pas la forme féminine du métier dans leur seconde langue.

Il nous faut cependant noter que les réponses des participants face aux paires neutres dans les deux versions du test viennent, au contraire, appuyer l'hypothèse proposée par Gyga et *al (ibid)*. En effet, dans la version française comme dans la version anglaise du test, les participants donnent plus de réponses positives face aux paires neutres masculines telles que « compatriote – père ». Ils semblent donc ici, influencés par le masculin générique de la même façon que les monolingues français. Nos résultats viennent à la fois

appuyer l'étude précédente, et donner une autre interprétation de ce que peut impliquer l'influence du masculin générique. Nous explorerons cette différence de comportement à la fin de la partie d'interprétation des résultats.

3.1.2. L'influence du stéréotype du métier

Dans un second temps, nous avons remarqué que les participants répondent plus rapidement aux paires masculines telles que « student – brother » (soit « étudiant – frère ») face à la version anglaise du stimulus, et cela peu importe le groupe : conforme, non-conforme ou neutre. Or ils donnent plus de réponses positives face aux paires féminines telles que « student – sister » (soit « étudiant – sœur »). Nous avançons l'idée que le temps de réponse est plus long parce que les participants réfléchissent plus longtemps à leurs réponses, pour finalement donner plus de réponses positives aux paires féminines. Les participants semblent faire un effort conscient pour passer outre le stéréotype des métiers en faveur des femmes.

Nous avons également noté que les participants donnent moins de réponses positives face aux paires non-conformes masculines et féminines dans la version anglaise du test. Rappelons ici que les paires non-conformes comportent un métier stéréotypé masculin ou féminin et un lien de parenté dont le genre ne correspond pas au stéréotype, comme par exemple « *carpenter – sister* » (soit « charpentier – sœur »). Les participants peuvent donner 18 réponses positives dans chaque groupe : conforme, non-conforme et neutre. Or en moyenne 14,5 réponses positives sur les 18 possibles sont données face aux paires non-conformes contre 17 réponses positives pour les paires neutres et 18 pour les paires conformes. Les participants donnent donc seulement 80% de réponses positives face aux paires non-conformes contre 100% et 96% face aux paires conformes et neutres, respectivement. Les paires non-conformes semblent donc poser problème aux participants bilingues dans la version anglaise du test. Lorsque le stéréotype du métier ne coïncide pas avec le genre du lien de parenté, les participants estiment que la paire est moins plausible. Ils semblent donc s'appuyer sur le stéréotype du métier pour déterminer si la paire est plausible dans la version anglaise du stimulus.

Le temps de réponse face aux paires non-conformes vient appuyer cette hypothèse. Nous observons en effet que les participants mettent plus longtemps à répondre à ces paires. Les réponses sont données après environ 2,1 secondes contre 1,7 seconde face aux paires conformes et neutres. Les participants prennent donc 0,4 seconde de plus pour répondre aux paires non-conformes. Ces résultats viennent appuyer l'hypothèse que nous avons mentionnée plus haut : les participants s'appuient sur le stéréotype dans la version anglaise du test afin de déterminer si une paire est plausible. Lorsque le stéréotype du métier ne correspond pas au genre du lien de parenté, les participants hésitent avant de répondre, ce qui rend le temps de réponse plus long.

Ces résultats coïncident avec les résultats de l'étude d'Oakhill et *al.* (2005) sur laquelle s'appuie notre méthodologie de recherche et que nous avons mentionnée à plusieurs reprises. Comme nous l'avons déjà évoqué, dans cette étude, les paires sont réparties en trois groupes : conformes, non-conformes, et neutres. Oakhill et *al.* observent que les monolingues anglais donnent moins de réponses positives face aux paires non-conformes. En effet, ces dernières obtiennent 88% de réponses positives alors que les paires conformes en obtiennent 99,4% et les paires neutres 96%. Le temps de réponse face aux paires non-conformes est également plus long. Les monolingues anglais mettent 1,2 seconde à répondre face aux paires non-conformes contre 1 seconde face aux paires conformes et neutres. Oakhill et *al.* (2005) concluent que les monolingues anglophones s'appuient sur le stéréotype du métier pour déterminer si une paire est plausible.

Nous observons que les résultats de la version anglaise de notre stimulus sont similaires à ceux obtenus grâce à cette étude. Les paires non-conformes obtiennent 80% de réponses positives contre 100% et 96% pour les paires conformes et neutres, respectivement. Les participants mettent également plus longtemps à répondre face aux paires non-conformes. Les réponses sont en effet données après 1,9 seconde en moyenne, face aux paires non-conformes contre 1,7 seconde en moyenne face aux paires conformes et neutres. Dans la version anglaise de notre étude, comme dans l'étude d'Oakhill et *al.* les participants semblent donc rencontrer plus de problèmes face aux paires non-conformes. Ces résultats viennent, encore une fois appuyer l'hypothèse suivante : les participants s'appuient sur le stéréotype dans la version anglaise du test afin de déterminer si une paire est plausible.

Nous remarquons ici que les participants bilingues donnent beaucoup moins de réponses positives face aux paires non-conformes que les participants monolingues anglophones. En effet, ces derniers donnent 88% de réponses positives face aux paires non-conformes, alors que les participants bilingues ne donnent que 80% de réponses positives. Nous avançons l'hypothèse suivante : les métiers présents dans la version anglaise de l'étude tels que « *model* » (soit « mannequin »), « *prostitute* » (soit « prostitué ») ou encore « *politician* » (soit « politicien ») sont considérés plus stéréotypés par les participants que ceux utilisés dans la version française de notre étude. Les bilingues vont donc rencontrer plus de difficultés pour passer outre le stéréotype du métier en anglais et donner moins de réponses positives.

Condition	Pourcentage de réponses positives de l'étude d'Oakhill et al.	Temps de réponse de l'étude d'Oakhill et al.	Pourcentage de réponses positives de la version anglaise de notre étude	Temps de réponse de la version anglaise de notre étude
Conforme	99,4 %	1070	100 %	1890,47
Non-conforme	88,4 %	1264	80 %	2196,05
Neutre	99,1 %	1082	96 %	1739,07

Figure 15 - Comparaison des résultats de l'étude d'Oakhill et al. et la notre.

Les participants bilingues semblent donc se comporter de façon similaire aux participants monolingues anglophones, et s'appuyer sur le stéréotype du métier pour déterminer si la paire est plausible. Il est toutefois possible qu'ils soient également influencés par leur langue maternelle même dans la version anglaise du test. En effet, le nombre élevé de réponses positives face aux paires féminines, comme nous l'avons mentionné auparavant, suggère que le masculin générique présent dans la langue française influence également les réponses des participants face à la version anglaise du stimulus.

3.1.3. L'influence externe

Enfin, dans un troisième temps, nous avons remarqué que les participants donnent plus de réponses positives que ce qui est attendu face aux paires comprenant des distracteurs. Rappelons ici que les distracteurs sont des métiers qui comportent une marque de genre lexicale, comme par exemple « roi/reine ». Ces métiers ne peuvent être associés qu'à un homme ou une femme. Il ne faut pas confondre les paires comprenant des distracteurs telles que « roi – oncle », des paires non-conformes où le stéréotype du métier ne correspond pas au genre du lien de parenté, par exemple : « cadre – mère ».

Les paires mentionnées plus haut, « pompier – mère » dans la version française et « *headmaster – mother* » (« proviseur – mère ») dans la version anglaise ont ainsi été jugées plausibles, bien qu'incorrectes grammaticalement. Il nous faut noter ici que le document de recherche de participants mentionnait que l'étude tentait « ... de comprendre dans quelle mesure le genre grammatical influence la perception du genre mental chez les bilingues anglais-français. » Les participants connaissent donc le sujet de l'étude, ce qui a pu influencer leurs réponses¹⁰ en faveur des paires féminines. Nous avons également observé au début de ce chapitre qu'il est possible que les participants ne connaissent pas l'équivalent féminin d'un nom de métier ce qui les incite à associer un nom de métier masculin avec un lien de parenté féminin. Cette hypothèse expliquerait également le nombre trop élevé de réponses positives face aux paires comprenant des distracteurs.

Enfin, nous proposons la possibilité que d'autres éléments influencent les résultats du stimulus, comme par exemple le contexte socio-économique des participants ou encore leur degré d'éducation. Nous développerons cette idée dans la dernière partie de ce chapitre.

Les résultats de notre étude viennent donc appuyer les résultats des recherches faites auparavant. Les deux versions de notre stimulus nous ont permis d'observer les différences de comportement des participants face à chacune de leur langue. Le comportement linguistique des participants bilingues semble donc changer en fonction de la langue qu'ils

¹⁰ Comme mentionné dans le chapitre méthodologique, aucune autre information n'a été donnée aux participants.

utilisent. La langue maternelle semble cependant influencer les réponses dans les deux versions du stimulus, montrant que les participants s'appuient sur leur L1 même lorsqu'ils utilisent leur L2.

3.3. Discussion des résultats et ouverture

Nous l'avons mentionné auparavant, plusieurs recherches se sont penchées sur les bilingues (Kousta et *al.*, 2008 ; Pavlenko, 2002). Notre stimulus nous a permis d'apporter d'autres éléments qui peuvent contribuer à la compréhension du bilinguisme. Nous avons en effet constaté que les participants se comportent différemment face aux deux versions du stimulus, la version française et la version anglaise. Un résultat reste cependant commun aux deux versions : l'influence du masculin générique sur les réponses des participants. Ce phénomène présent uniquement dans la langue française influence également les réponses face à la version anglaise de l'étude. Notre recherche semble donc apporter des arguments en faveur de la relativité linguistique. En effet nous avons observé que les participants semblent se comporter différemment face aux deux versions du stimulus. Face à la version française, les réponses semblent être influencées par le masculin générique présent dans la langue française. En revanche, face à la version anglaise, les réponses semblent être influencées par le stéréotype du métier. La langue du stimulus changerait donc le comportement linguistique des participants.

Cependant notre recherche apporte également un autre angle d'approche aux recherches sur les bilingues. En effet, plusieurs études, mentionnées dans la première partie de ce travail observent les différents comportements linguistiques des bilingues. Certaines études démontrent que les bilingues se comportent comme des monolingues face à leurs différentes langues tandis que d'autres démontrent que les langues des bilingues s'influencent entre elles. Nos résultats montrent que, pour nos participants, la L1 semble influencer la L2 mais que le comportement linguistique diffère également face à leurs deux langues. Les participants à notre étude ne se comportent donc pas comme les bilingues des études précédentes.

Les résultats de bilingues aux profils différents peuvent donc ne pas coïncider. Afin de mieux comprendre comment se forme le comportement linguistique d'un bilingue face à

différentes langues il serait intéressant d'observer un groupe de bilingue aux profils divers (par exemple : bilingue de langues différentes, soit des bilingues anglais-français et des bilingues anglais-russe) face à un seul et même stimulus. Cela nous permettrait de comprendre comment les bilingues appréhendent une langue et le processus qui est mis en place pour la compréhension et l'expression linguistique.

Il faut noter également ici que les résultats que nous avons obtenus ne coïncident pas avec ceux des études menées il y a 10 ans. Or en 10 ans la langue et le contexte socio-économique français ont énormément évolué. Ces dix dernières années l'essor d'internet a changé la façon dont on se divertit mais également l'accès à l'actualité, aux informations. Il nous semble possible de proposer ici que l'actualité influence la façon de penser des individus. Nous pensons particulièrement ici aux mouvements féministes, très présents dans l'actualité d'aujourd'hui. Les résultats que nous avons obtenus montrent clairement un biais féminin de la part des participants. Nous avançons donc l'hypothèse suivante : les participants, au courant de l'actualité, vont consciemment passer outre le stéréotype des métiers présentés, en faveur des femmes. Il aurait cependant fallu mener l'étude auprès de monolingues français d'aujourd'hui afin de confirmer cette hypothèse. Nous aurions ensuite pu comparer ces résultats à ceux obtenus auprès des participants bilingues et obtenir ainsi une idée plus précise de ce qui influence le langage et la pensée des participants bilingues.

Conclusion

Afin de conclure ce mémoire nous allons revenir sur notre problématique de départ et l'hypothèse que nous avons formulée. Notre problématique se composait de plusieurs questions, plusieurs champs de recherche sur lesquels se pencher et approfondir. Nous allons à présent voir quelles réponses nous avons pu apporter à nos questionnements. Nous observerons ensuite les limitations et obstacles que notre travail de recherche a pu rencontrer avant de nous pencher sur les questionnements que ce travail a pu engendrer.

Ce travail de recherche a permis d'observer les différences de comportements linguistiques des bilingues français-anglais par rapport aux monolingues anglophones. Nous avons remarqué que les participants se comportent différemment face à leurs deux langues, ce qui vient appuyer la théorie de la relativité linguistique. En effet, les bilingues semblent avoir une représentation mentale du genre différente des monolingues anglophones, ce qui montre que les langages influencent les représentations mentales des participants. Nous avons également avancé que la langue maternelle des participants influence leurs réponses dans les deux langues. En effet, nous avons remarqué que le masculin générique, phénomène présent uniquement dans la langue française, influence également les réponses des participants face à la version anglaise du stimulus. Cependant nous avons également noté que l'anglais, donc la L2 des participants n'influence pas leur L1. Nous ne pouvons pas dire qu'il y a ici « transfert bidirectionnel » mais uniquement influence de la L1 sur la L2, par rapport à la question soulevée du genre.

Bien que nos résultats contribuent aux recherches sur le bilinguisme et la relativité linguistique, nous avons mentionné l'impossibilité de comparaison des résultats à ceux des monolingues français. Il aurait en effet fallu recréer l'étude auprès de monolingues français afin de pouvoir comparer les résultats des bilingues à ceux de monolingues anglais et de monolingues français. Cela aurait précisé nos résultats et nous aurait permis de mieux comprendre par quoi la façon de penser des bilingues est influencée. Il aurait également été bénéfique de mener l'étude auprès de plus de participants afin d'obtenir des résultats plus précis, ce qui n'a pas été possible ici à cause du peu de temps et de moyens impartis.

Dans la première partie de ce travail nous avons mentionné l'étude de Slobin et Berman (1994), qui ont récolté les productions orales de dizaines de monolingues racontant la même histoire dans cinq langues différentes. Nous avançons ici l'idée de reproduire cette étude auprès de bilingues aux profils différents. En effet, nous avons mentionné que les résultats que nous avons obtenus ne coïncident pas avec ceux obtenus dans les études précédentes auprès de bilingues. Reproduire l'étude de Slobin et Berman (1994) nous permettrait de comprendre comment les bilingues appréhendent une langue, mais également les spécificités d'un bilingue par rapport à un autre. Il est possible qu'un bilingue anglais-français n'ait pas le même comportement linguistique qu'un bilingue anglais-espagnol ou espagnol-français. Ces différences peuvent engendrer de très nombreuses études. Nous pourrions en effet comparer des bilingues aux langues différentes donc par exemple : anglais-français et anglais-espagnol. Mais également comparer des bilingues au profil différent, par exemple des bilingues précoces à des bilingues tardifs. Ou encore comparer des bilingues résidant dans le pays de leur L2 à des bilingues résidant dans le pays de leur L1.

Enfin, nous avons mentionné la possibilité que les participants aient été influencés par des facteurs externes à l'étude et à la langue tels que leur contexte socio-économique. Dans le dernier chapitre, nous avons avancé que faire l'étude auprès de monolingues français pourrait nous donner une meilleure idée de ce qui influence les bilingues. Or, afin de mieux comprendre quels facteurs externes influencent les résultats, nous pourrions également recréer l'étude avec différents groupes de participants : bilingues tardifs, bilingues précoces, bilingues vivant en France, bilingues ayant tous un certain niveau d'éducation... Le facteur variable devient ici le participant ce qui nous permettra de comprendre dans quelle mesure les facteurs externes au stimulus influencent les résultats.

Notre travail de recherche a donc apporté de nouveaux éléments pouvant contribuer à la recherche sur le bilinguisme mais également sur la relativité linguistique. Grâce aux résultats, nous avons apporté de nouveaux arguments en faveur de la théorie de la relativité linguistique. Nous avons également démontré que la L1 d'un bilingue semble influencer sa L2, ce qui confirme les résultats des études antérieures dans le domaine de l'acquisition des L2. Cependant nos observations ouvrent la porte à encore plus de questionnements, notamment dans le domaine de la psycholinguistique, et invitent à élargir la portée de la recherche afin d'obtenir des résultats encore plus précis.

Bibliographie

- Boas, F. (1911). *Handbook of American Indian Languages*. Washington: Georgetown university press.
- Boroditsky, L. (2011). How language shapes thought. *Scientific American* , 63-65.
- Brauer, M. (2008). Un ministre peut-il tomber enceinte ? L'impact du générique masculin sur les représentations mentales. *L'année psychologique* , 108, n°2, 243-272.
- Carreiras, M., Garnham, A., Oakhill, J., & Cain, K. (1996). The use of stereotypical gender information in constructing a mental model: Evidence from English and Spanish. *Quarterly Journal of Experimental Psychology* , 49A, 639-663.
- Carroll, J. B. (1955). *Introduction to Language, thought and reality, Selected writings of Benjamin Lee Whorf*. Massachusetts: The M.I.T Press.
- Carroll, S. (1989). Second-Language Acquisition and the computational paradigm. *Language Learning* , 535-594.
- Chen, J.-Y., Su, J.-J., Lee, C.-Y., & O'Seaghdha, P. G. (2012). Linguistically directed attention to the temporal aspect of action events in monolingual English speakers and Chinese-English bilingual speakers with varying English proficiency. *Bilingualism : Language and Cognition* , 413-421.
- Cibelli, E., Xu, Y., Austerweil, J., Griffiths, T., & Regier, T. (2016). The Sapir-Whorf Hypothesis and probabilistic inference : Evidence from the Domain of Color. *PLoS ONE* , 1-28.
- Cortical response to categorical color perception in infants investigated by near-infrared spectroscopy. (2016). *PNAS* , 2370-2375.
- Deprez, C. (2013). *Les enfants bilingues : langues et familles*. Mayenne: Didier.
- Gabriel, U., & Gygax, P. (2007). Can societal language amendments change gender representation ? *Scandinavian journal of Psychology* , 1-22.
- Grosjean, F. (2015). *Parler plusieurs langues, le monde des bilingues*. Paris: Albin Michel.
- Guillelmon, D., & Grosjean, F. (2001). The gender marking effect in spoken word recognition: The case of bilinguals. *Memory & Cognition* , 503-511.
- Guiora, A., & Sagi, A. (1978). A cross-cultural study of symbolic meaning-developmental aspects. *Language learning* , 381-386.

Gumperz, J. J., & Levinson, S. C. (1991). Rethinking linguistic relativity. *Current anthropology* , 613-623.

Günes, A. (2014). Le développement du genre grammatical en français . 1-32.

Gygax, P., Gabriel, U., Sarrasin, O., & Oakhill, J. (2008). Genrically intended, but specifically interpreted : When beauticians, musicians and mechanics are all men. *Language and cognitive processes* , 23:3, 464-485.

Hojjer, H. (1954). *Language in culture : conference on the interrelations of language and other aspects of culture*.

Humboldt, W. v. (1988). *On language, The diversity of human language-structure and its influence on the mental development of mankind*. Cambridge: Cambridge university press.

Kousta, S.-T., Vinson, D. P., & Vigliocco, G. (2008). Investigating Linguistic Relativity Through Bilingualism : The Case of Grammatical Gender. *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory and Cognition* , 843-858.

Larousse. (2017). Larousse.

Lemhöfer, K., Spalek, K., & Schriefers, H. (2008). Cross-language effects of grammatical gender in bilingual word recognition and production. *Journal of Memory and language* , 312-330.

Mandelbaum, D. G. (1963). *Introduction to Selected writings of Edward Sapir*. Los Angeles: University of california press.

Müller, N. (1995). L'acquisition du genre et du nombre chez des enfants bilingues (français-allemand). *Acquisition et interaction en langue étrangère* , 6, 1-26.

Newman, S. (2008). *Introduction to teh collected works of Edward Sapir*. New York: Mouton de Gruyter.

Oakhill, J., Garnham, A., & Reynolds, D. (2005). Immediate activation of stereotypical gender information. *Memory and cognition* , 33, 972-983.

Park, H. I., & Ziegler, N. (2013). Cognitive shift in the bilingual mind: Spatial concepts in Korean-English bilinguals. *Bilingualism: Language and Cognition* , 410-430.

Pavlenko, A. (2014). *The Sapir-Whorf hypothesis and the bilingual turn in the study of language and cognition*. Philadelphia: Cambridge University Press .

Pavlenko, A., & Jarvis, S. (2002). Bidirectional transfer. *Applied Linguistics* , 190-214.

- Pinker, S. (1989). Review of Dan Slobin, "Crosslinguistic evidence for the language-making capacity" and Melissa Bowerman's "What shapes children's grammars". *Journal of Child Language* , 16, 456-463.
- Roberson, D., Davidoff, J., & Shapiro, L. (2002). Squaring the circle: The cultural relativity of "good" shape. *Journal of Cognition and Culture* , 29-51.
- Roberson, D., Davidoff, J., Davies, I., & Shapiro, L. (2005). Color categories: Confirmation of the relativity hypothesis. *Cognitive psychology* , 2-69.
- Sapir, E. (1929). *Culture, Language and Personality* . Berkeley, CA: University of California Press.
- Slobin, D. I. (1996). From "thought and language" to "thinking for speaking". *Rethinking linguistic relativity* , 70-96.
- Slobin, D. I., & Bever, T. G. (1982). Children use canonical sentence schemas : A crosslinguistic study of word order and inflections. *Cognition* , 229-265.
- Spinelli, E., Kandel, S., & Soler, O. (2008). Explicit and automatic grammatical gender access in bilinguals. *Neuropsychology and Cognition of Language Behavioural, Neuropsychological and Neuroimaging Studies of spoken and written language* , 1-14.
- UNIVERSALIS, E. (2001). *STRUCTURALISME*. ALBIN MICHEL.
- Vandeloise, C. (2002). *Relativité linguistique et cognition*. Louisiana.
- Whorf, B. L. (1956). *Language, thought and reality* . Cambridge: The MIT Press.
- Yang, J., Kanazawa, S., Yamaguchi, M. K., & Kuriki, I. (2016). Cortical response to categorical color perception in infants investigated by near-infrared spectroscopy. *PNAS* , 2370-2375.

Table des illustrations

<i>Figure 1 - Exemple de stimulus dans l'étude de Ziegler & Park</i>	30
<i>Figure 2 - Toutes les paires possibles dans la version d'entraînement du stimulus</i>	39
<i>Figure 3 - Exemple de paire ambigu dans la version d'entraînement</i>	40
<i>Figure 4 - Exemple de paire ambigu dans la version d'entraînement</i>	41
<i>Figure 5 - Exemple de paire ambigu dans la version d'entraînement</i>	42
<i>Figure 6 - Résultats de la version anglaise de l'étude</i>	49
<i>Figure 7 - Résultats de la version française de l'étude</i>	50
<i>Figure 8 - Différence de réponses positives dans les deux versions du stimulus</i>	51
<i>Figure 9 - Réponses données face aux distracteurs</i>	52
<i>Figure 10 - Temps de réponse pour les réponses positives de la version anglaise du test</i>	56
<i>Figure 11 - Temps de réponse pour les paires féminines et masculines dans la version anglaise du test</i>	57
<i>Figure 12 - Temps de réponse pour les réponses positives de la version française du test</i>	58
<i>Figure 13 - Temps de réponse pour les paires féminines et masculines dans la version française du test</i>	58
<i>Figure 14 - Temps de réponse face aux paires comprenant des distracteurs dans la version française et anglaise du test</i>	60
<i>Figure 15 - Comparaison des résultats de l'étude d'Oakhill et al. et la notre.</i>	66

Table des annexes

Annexe 1 – Liste des 36 occupations de l'étude d'Oakhill et <i>al.</i>	7	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 2 – Liste des 6 mots représentant un lien de parenté de l'étude d'Oakhill et <i>al.</i>	7	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 3 – Liste des 18 occupations anglaises	7	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 4 – Liste des 20 distracteurs anglais.	7	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 5 – Liste des 18 occupations françaises	7	8
Annexe 6 – Liste des 20 distracteurs français	7	8
Annexe 7 – Questionnaire.	7	Erreur ! Signet non défini.

Annexes

Annexe 1 – Liste des 36 occupations de l'étude d'Oakhill et al.

Judge	Nanny	Clerk
Carpenter	Secretary	Novelist
Firefighter	Telephonist	Newsreader
Butcher	Florist	Student
Pilot	Model	Artist
Politician	Prostitute	Astrologer
Engineer	Nurse	Musician
Paratrooper	Housekeeper	Interpreter
Plumber	Cleaner	Swimmer
Farmer	Typist	Singer
Electrician	Cheerleader	Psychologist
Footballer	Beautician	Journalist

Annexe 2 – Liste des 6 mots représentant un lien de parenté de l'étude d'Oakhill et al.

Mother	Father
Sister	Brother
Aunt	Uncle

Annexe 3 – Liste des 18 occupations anglaises

Judge	Model	Politician	Student
Carpenter	Prostitute	Nanny	Artist
Firefighter	Clerk	Secretary	Astrologer
Butcher	Novelist	Telephonist	
Pilot	Newsreader	Florist	

Annexe 4 – Liste des 20 distracteurs anglais

Witch	Waitress	Stewardess	Salesman
Mailman	Landlady	Hostess	Hero
Headmaster	Foreman	Fisherman	Fireman
Duke	Countess	Comedienne	Chairman
Businesswoman	Barman	Actress	Policeman

Annexe 5 – Liste des 18 occupations françaises

Styliste	Cadre	Aide domicile	à Sage femme
Vedette	Diplomate	Ebeniste	Compatriote
Secrétaire	Pianiste	Juge	Jure
Gymnaste	Responsable	Cineaste	
Fonctionnaire	Agent de police	Geographe	

Annexe 6 – Liste des 20 distracteurs français

Roi	Policier	Pompier	Poissonière
Pharmacienne	Ouvrier	Mécanicien	Mathématicien
Institutrice	Infirmière	Hôtesse de l'air	Fermier
Electricienne	Directeur	Diététicienne	Coiffeuse
Chanteur	Bucheron	Avocate	Assistante Sociale

Annexe 7 – Questionnaire



Fiche sociobiographique

Informations générales

Nom		Langue maternelle	
Prénom		Langue parlée en famille	
Age		Langue parlée au travail/ à l'école	
Occupation		Langue parlée avec votre conjoint/conjointe	
Nationalité		A quel âge avez-vous appris l'anglais ?	

L'anglais

Nombre d'années d'études de l'anglais	
Depuis combien de temps êtes- vous en Angleterre ?	
Séjours en Angleterre auparavant	

Lisez-vous en Anglais ?	
Si oui, que lisez-vous ? Et quand ? (lecture exclusivement en anglais ou uniquement pour l'université/le travail par exemple)	

Langues

Autres langues connues	Moyens d'apprentissage* (précisez le nombre d'années d'étude et le niveau)	Séjour à l'étranger (précisez la durée)

* Cours (collège, lycée, université ou institution privée : précisez la durée), amis étrangers, séjours

J'autorise l'utilisation et la diffusion des données récoltées à des fins de recherche et/ou d'enseignement et sous couvert d'anonymat.

Signature

Date

Table des matières

Remerciements.....	3
Sommaire	5
Introduction	7
Partie 1 – Le contexte théorique et méthodologique.....	9
I. Le déterminisme linguistique.....	10
1.1. Qu'est-ce que le déterminisme linguistique ?	10
1.2. La naissance d'un concept	10
1.3. La relativité linguistique aujourd'hui	14
1.4. Les critiques de la théorie	16
II. Le genre	19
2.1. Qu'est-ce que le genre ?.....	19
2.2. L'acquisition du genre	20
2.3. Le genre sous le prisme de la relativité linguistique	21
2.4. L'influence du stéréotype	24
2.5. Le genre français et le genre anglais	26
III. Le bilinguisme	27
3.1. Qu'est-ce que le bilinguisme ?.....	27
3.2. Le bilinguisme sous le prisme de la relativité linguistique.....	28
3.3. Les bilingues, des monolingues à plusieurs facettes ?.....	31
3.4. L'influence des langues d'un bilingue	33
IV. Méthodologie	36
4.1. Méthodologie des études précédentes	36
4.2. Une tâche visuelle et cognitive	37
4.2. Procédure de recueil des données	41
4.3. Les participants	43
4.4. Procédure d'analyse	44
Partie 2 – Les résultats de la recherche.....	46
Chapitre I. Les réponses des participants	47
1.1. Résultats de la version anglaise du stimulus	47

1.2. Résultats de la version française du stimulus.....	49
1.3. Les résultats face aux distracteurs	51
1.4. Discussion des résultats concernant les réponses des participants	53
Chapitre II. Le temps de réponse des participants.....	55
2.1. Résultats de la version anglaise du stimulus	55
2.2. Résultats de la version française du stimulus	57
2.3. Résultats face aux distracteurs	59
1.4. Discussion des résultats concernant le temps de réponse des participants.....	60
Chapitre III. Discussion des résultats	62
3.1. Interprétation des résultats	62
3.1.1. Le biais féminin.....	62
3.1.2. L'influence du stéréotype du métier.....	64
3.1.3. L'influence externe	67
3.3. Discussion des résultats et ouverture.....	68
Conclusion.....	70
Bibliographie	72
Table des illustrations	75
Table des annexes	76
Annexes	77
Table des matières.....	81
Résumé.....	83
Abstract.....	83

Résumé

Mots clés : Relativité linguistique, bilinguisme, genre grammatical, influence langage-pensée.

Ce mémoire de deuxième année de master s'inscrit dans une problématique de recherche sur la relativité linguistique et se propose de questionner l'influence du genre grammatical sur la représentation du genre mental chez les bilingues français-anglais.

10 bilingues français-anglais ont répondu à un stimulus, en anglais puis en français. Ils devaient choisir si une paire de mots composés d'un métier et d'un lien de parenté était plausible. Cela a ensuite permis une comparaison des résultats entre eux, ainsi qu'avec les résultats de monolingues anglais obtenus grâce à une étude précédente.

Cette étude a montré que les participants bilingues anglais-français se comportent comme des monolingues dans chacune de leurs langues. Nous avons cependant également pu remarquer que la L1 des participants semble influencer leur L2. Les résultats sont interprétés et ancrés dans le climat de recherche psycholinguistique d'aujourd'hui.

Abstract

Key words: Linguistic relativity, bilingualism, grammatical gender, language-thought influence.

This second year master's dissertation takes part in the research surrounding the theory of linguistic relativity. It questions the influence of grammatical gender on the mental representation of gender for French-English bilinguals.

10 French-English bilinguals took part in a test, in English and then in French. They had to decide if a pair of words composed of an occupation and a kinship term was plausible. This allowed for a comparison of results between the two versions of the stimulus as well as comparison with the results of an existing study.

This study shows that the French-English bilinguals act in a way that is similar to monolinguals when speaking or reading each of their languages. We also found that the first

language of the participants seemed to influence their second language. The results are interpreted and positioned within today's psycholinguistic research.